

PAUL GINISTY

LE DIEU
BIBELOT

LES COLLECTIONS ORIGINALES

PARIS
A. DUPRET, ÉDITEUR
3, RUE DE MÉDICIS, 3

1888

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PAUL GINISTY

LE DIEU

BIBELOT

LES COLLECTIONS ORIGINALES

PARIS

A. DUPRET, ÉDITEUR

3, RUE DE MÉDICIS, 3

1888



Digitized by the Internet Archive
in 2016

Des cultes évanouis, un nouveau culte est né.

L'Idole, jadis vénérée, a encore ses fervents, mais l'Idole est devenue bibelot.

Dans ce culte, la statuette d'un dieu jadis redouté se confond, d'ailleurs, avec l'éventail enguirlandé d'une marquise a'antan ou la bonbonnière peinte par Blarenberghe.

Culte étrangement moderne que celui-là, dont les autels sont les boudoirs où s'étale, dans un amusant pêle-mêle, un joli et chatoyant fouillis de très anciennes choses...

Ce n'est pas au passé que nous

sommes fidèles, c'est à la « vieille-rie » chèrement acquise!

Le Dieu Bibelot a, lui aussi, son Temple, ses rites, ses mystères, ses solennités...

Mais, plus favorisé que les religions disparues dans le scepticisme actuel, le Dieu Bibelot a pour adorateurs des Parisiens aimables et de belles mondaines pour prêtresses.

C'est un heureux Dieu!

Novembre 1887.

LE
DIEU BIBELOT

LES
Collections originales.

I

UNE COLLECTION D'ADRESSES

A côté des grands amateurs, qui ne se préoccupent que de la recherche d'œuvres d'art de haute valeur, il existe à Paris nombre de curieux qui ont formé, en s'adres-

sant presque uniquement à un genre, de petits musées typiques. Ces galeries, confinées dans une spécialité d'un caractère original, ne sont peut-être pas les moins intéressantes. N'y a-t-il pas toute une exploration, bien parisienne, à tenter sur ce terrain ? Est-ce là de la « manie » ? Mais qui dira la limite où elle s'arrête, quand il s'agit de collections et de collectionneurs ? Il suffit, en somme, pour amnistier les goûts les plus bizarres, que les objets réunis présentent un côté de piquantes recherches.

Voici, par exemple, une collection très attachante au point de vue de l'histoire anecdotique de Paris. C'est une collection de prospectus anciens, d'adresses de commerçants, de billets de bal ou de faire-part, de cartes de visite d'autrefois. Elle appartient à un expert estimé, M. Gandouin, qui y consacre pas-

sionnement ses heures de loisir. Et n'y aurait-il pas, en passant, un trait d'observation à relever, très humain ? Un acteur qui se trouve avoir par hasard un soir libre, va, le plus souvent, le passer au spectacle. De même, la plupart de ceux qui sont mêlés, par métier, au mouvement de la curiosité, sont, pour eux-mêmes, de fervents collectionneurs. Les habitudes professionnelles nous tiennent toujours, et nous tiennent bien.

Qu'on ne s'y trompe pas, d'ailleurs : l'art, sur ce chapitre, trouve une large place. Dans ce monceau d'estampes ayant un but pratique, s'il en est qui ne sont que curieuses par ce qu'elles ont de documentaire en ce qui regarde les inventions du commerce parisien, il en est aussi de très raffinées. On commence, aujourd'hui, à rechercher certaines affiches industrielles contempo-

raînes, d'un goût ingénieux, qui auront plus tard leur place dans des galeries sérieuses. Des artistes de race n'ont pas non plus dédaigné, autrefois, de mettre leur crayon ou leur burin au service de fantaisies commerciales ou mondaines.

Moreau le jeune, par exemple, n'a pas dessiné seulement, au dix-huitième siècle, entre ses compositions importantes, des billets de bal pour la cour, comme celui qui, à la vente Mahérault, se vendit 1,556 fr., il a fait aussi jusqu'à des adresses de marchands. N'a-t-on pas, de lui, un prospectus du tailleur Chamot, rue de la Harpe, « vis-à-vis la rue Percée », un joli cadre, où un rideau, délicatement drapé, servait à l'inscription de l'enseigne ? Pour l'horloger Fagard « cour du Prince, entre les deux grilles », ne composait-il pas une pendule enguirlandée de fleurs, posée au-dessus d'un

socle ? Pour l'entrepreneur La Ville, rue Basse-du-Rempart, n'imaginait-il pas un grand monument en construction, auquel travaillaient de très coquets ouvriers ? En 1877, on retrouvait aussi de lui un en-tête de lettre pour la Compagnie du dessèchement des marais de Bourgoin.

Augustin de Saint-Aubin, le graveur de tant de délicieux portraits de femmes, fit bien, lui, des vignettes pour... un apothicaire, le sieur Duparc ! Quant à l'encadrement qu'il dessina pour François Quillau « Vend, Loue et Achète des Livres tant anciens que nouveaux sur toutes sortes de matières », il sert aujourd'hui au prospectus du libraire Rapilly.

Prevost, l'ami et le collaborateur de Cochin, a esquissé une ravissante composition pour un professeur, le sieur Dangis de Bellegarde, « lequel enseigne la géométrie, l'art de

la guerre et la géographie, donne des leçons en ville aux dames et seigneurs et prend chez lui des pensionnaires, en sa demeure de la Croix-Rouge ». Il faisait aussi des certificats pour distributions de prix. Il en reste un — un prix d'encouragement — daté de 1783, qui avait été donné à une « citoyenne » de sept ans.

M. Gandouin possède nombre de cartes de visite sous forme de dessins, ou agrémentées d'ornements. A la fin du dix-huitième siècle, on remplaçait volontiers la mention banale du nom par un portrait. C'est ainsi que le marchand d'estampes Bazan avait fait graver son médaillon par Choffard, au milieu d'attributs artistiques, avec cette devise : *E cæca nocte sepulchri vindicat artifices.* « Il venge les artistes de la nuit du tombeau. »

Mais voici des prospectus qui ne

sont plus que plaisants. Dans un cadre, un nègre, épanouissant un large sourire. Il a aux oreilles d'immenses anneaux. La caricature est grossière, mais amusante. Au-dessous, on lit : « *A la Teste noire* », rue des Arcis, vis-à-vis le Singe vert — Larcher, marchand papetier vend toutes sortes de beau et bon papier, les bonnes plumes d'Hollande, la véritable ancre double et luisante, le tout à juste prix. »

Le sieur Leclercq, qui a pour enseigne : « Aux armes de S. A. la princesse de Conty », et qui les a fort pompeusement dessinées en tête de son adresse, n'affirme pas moins qu'il est seul en possession de la véritable encre double ! Le prospectus est curieux, parce que c'est la première fois qu'on y trouve mentionnée la vente des journaux.

Il serait plaisant de suivre les progrès de la réclame, d'après ces

adresses de marchands. Elle est encore timide, en ce dix-huitième siècle. Estienne, propriétaire du Gagne-Petit, « la sixième maison en entrant par la Halle aux draps » affirme seulement qu'il y a chez lui meilleur assortiment « qu'ou que ce soit » de fichus, crêpes et taffetas. Nos commerçants parisiens ont fait du chemin, depuis ce temps-là ! Ce sont, alors, les droguistes qui donnent la note la plus avancée, dans leurs prospectus illustrés. L'un d'eux, au-dessous d'un cadre orné de plantes médicinales, que cueille dans un des angles, une divinité mythologique, annonce qu'il a trouvé une liqueur certaine pour la guérison des « phtisiques et des pulmoniques », qu'il vend en même temps que sa célèbre « tizane philtrée pour purger agréablement la bile, la pituite et généralement toutes les superfluités. » Mais qu'est-

ce encore, à côté des « infailibles » recettes des guérisseurs d'aujourd'hui ?

Tous ces feuillets jaunis donnent une amusante évocation du bon commerce parisien d'autrefois. Trompait-on moins les clients ? Il semble, à feuilleter ces adresses fantaisistes, qu'on les trompait du moins plus aimablement qu'à présent !

II

UN CIRQUE EN CHAMBRE

Connaissez-vous le « Cirque Montchanin ? » On n'y accède point par une vaste entrée, et il n'y a à frapper qu'à la porte d'un coquet petit hôtel. On ne sent, en y pénétrant, aucune des odeurs particulières

aux établissements hippiques : la raison est qu'il n'y a là ni piste, ni écuries, ni chevaux... Cette qualification de « Cirque » est tout simplement le surnom familier donné à la collection d'un vieil amateur, habitant cette calme et silencieuse rue du quartier de Villiers, qui a, à la vérité, la passion de tout ce qui touche aux exhibitions équestres. Cette passion ne va pas pour lui, d'ailleurs, sans un certain scepticisme : en vrai philosophe, en bon Parisien qu'il est, il s'amuse moins des prouesses des écuyers et des écuyères que de leur vanité, de leur naïf amour-propre, mêlé souvent de quelque simplicité d'esprit. Très écouté, d'ailleurs, très connu et très aimé de ce petit monde de virtuoses de la cravache, il est volontiers leur conseiller et leur arbitre. On tient à ses avis plus qu'à des louanges imprimées, et il n'est

pas de débutant qui n'aille le solliciter, ni d' « étoile » qui ne tienne à son appréciation. C'est une aimable et souriante figure que celle de ce spécialiste qui jouit, dans le clan des artistes du cheval, des clowns et des acrobates, d'une influence de grand critique.

C'est que nul ne possède, comme lui, les « traditions » de l'art du Cirque. Il n'a pas seulement connu tous ceux qui, depuis trente ou trente-cinq ans, ont brillé dans l'arène : il a vécu aussi, par une érudition particulière, avec toutes les dynasties d'écuyers, d'hercules et de jongleurs du passé. On dirait qu'il a été l'ami de Magarieni, l'illustre « maître de danses de corde et sauteur par force » du dix-huitième siècle, et qu'il a reçu les confidences du premier des Franconi. De fait, il s'est entouré d'une collection, infiniment curieuse, d'estampes et de

documents de tous les temps, ayant rapport au Cirque. Ce sont les portraits de tous les « maîtres », des spécimens de costumes, des affiches, des programmes, des boniments de « phénomènes ». C'est une évocation de toute l'histoire du Cirque. Quelques-unes de ces estampes, dessins de Carle Vernet ou gravures de Grimaldi et de Debucourt, ont, en outre, un intérêt artistique ; d'autres sont simplement typiques. Pas un coin de l'hôtel qui ne soit couvert de ces plaisants dessins.

Ce qui ressort de leur étude, c'est qu'il n'y a — en fait d'acrobaties ou d'art équestre — rien de nouveau sous le soleil, et que les « artistes » d'aujourd'hui n'égalent pas leurs prédécesseurs. Retrouvez donc, à présent, les exercices de Ralph, « écuyer privilégié du roi » qui, au dix-septième siècle, franchissait un

tonneau d'une incroyable longueur ou les prodigieux équilibres de Leggateur, quelque cinquante ans plus tard.

Cette collection apprendra que l'emploi d' « Auguste » est de très ancienne date, par exemple. Sous Louis XIV, il existait déjà sous le nom, plus poétique, de « Grippe-Soleil ». Grippe-Soleil, deux cents ans avant les clowns du Cirque-d'Hiver, dressait des cochons en liberté et leur faisait franchir des cercles enflammés : une gravure contemporaine l'atteste. La scène comique, jouée à cheval, du tailleur, ou les métamorphoses, accomplies en galopant, sont du même temps. Les écuyers italiens, qui furent les grands initiateurs, avaient tous ces tours dans leur sac.

Voici la galerie des « gloires » du Cirque : Franconi vient en tête en costume de Léonard, debout sur un

cheval noir, tel que l'a dessiné Vernet; Joseph et Angélique qui jouaient au trot, puis au galop, la grande scène d'Estelle et Némorin; l'illustre Paul qui faisait le grand écart sur trois chevaux sans selle ni bride; Adams qui, déguisé en groom, faisait mourir de rire nos pères en cirant des bottes, à cheval; Cuzent, en empereur romain; Paul Lalanne, dans la *Poste royale*, tenant les rênes de cinq pur-sang et agitant triomphalement un chapeau enrubanné; Lejars, en soldat, faisant, tout droit sur la selle, le salut militaire; et la grande madame Saqui, dansant sur la corde en Indienne de fantaisie, coiffée d'un formidable casque à plumes, et les Lormet, et les Bouthor, et Maria d'Embrun, et Coralie Ducis, et Hadwigir!

Puis ce sont les animaux savants, qui n'ont pas laissé — artistes à

deux et à quatre pattes ont eu souvent des lauriers pareils! — une moindre renommée ; Munito, le chien qui jouait aux dominos ; Emile, celui qui ôtait et remettait son collier et qui à ce qu'on raconte, avait pris, dans l'habitude du succès, une vraie vanité de cabotin, le cheval Polka, qui faisait danser des marionnettes ; l'incomparable éléphant Baba, tirant, au jardin de Tivoli, des coups de pistolet, et le cerf Coco, et son rival Azor passant au milieu des flammes.

Les anciennes affiches foraines ne constituent pas une des moins piquantes parties de la collection. On s'entendait déjà joliment à la réclame, au commencement du siècle : les placards de Herr Modeste, qui se faisait représenter par un dessinateur naïf, dans les plus invraisemblables situations triomphales, en sont la preuve ; et ceux

qui portent en lettres immenses, au-dessous de la silhouette d'un jongleur enlevant des poids trois fois grands comme lui « *attitudine del sign. Luigi Tournair* », ne démentent pas cette opinion. Les affiches des premiers Loisset ne sont pas moins amusantes. Voici aussi l'annonce des exhibitions d'un phoque, sous le Directoire : « Il donne ses petites mains, plusieurs baisers même quand on les demande, il retourne son joli corps pour se faire voir aux curieux. »

Voici cent autres curiosités : un jeu de l'oie, où les oies (est-ce une malice ?) sont remplacées par des danseurs de corde, puis une série de petits saxes exquis, représentant des dompteurs, des écuyers, des baladins, des gravures introuvables de costumes de jongleurs anciens. Rien ne manque, dans ce petit musée, de ce qui concerne les héros

de la force ou de l'adresse. — Comme, en fait de Cirque, tout ce passé était plus gracieux que les contorsions de « l'école anglaise » qui jette une sorte de note macabre dans les plus bouffonnes clowneries!

III

CLEFS ET SERRURES

J'ai été obligeamment introduit, ces jours-ci, dans un petit musée d'un genre très particulier, commencé il y a quelque quarante ans, par un peintre, M. Le Secq des Tournelles, et continué aujourd'hui par son fils. Il s'agit d'une collection... de clefs, réunies avec passion, de tous les temps et de tous les styles, en fer, en acier, en ar-

gent et en or. Les esprits positifs peuvent admirer, sous ces vitrines, des spécimens d'un travail ingénieux, servant à l'histoire d'une branche de l'art. Mais il n'est pas défendu de rêver un peu, en présence de ces épaves d'un temps disparu et, devant ces centaines de clefs de formes diverses, des évocations viennent toutes seules à la pensée. Les lourdes et massives clefs, d'un poids invraisemblable, disent les villes d'autrefois, fermées par des portes épaisses, devant lesquelles des défis chevaleresques s'adressaient à l'ennemi, et il semble voir passer des bourgeois équipés en guerre pour la défense de leurs libertés, de même que les mignonnes petites clefs ciselées, curieusement et précieusement fouillées disent de galants rendez-vous. La porte qu'elles ouvraient, celles-là, c'était la porte du bonheur, mystérieuse-

ment conquis. Par quelles jolies mains ont-elles été données, tandis que de grands serments s'échangeaient, à un vainqueur heureux ! D'autres clefs à peine ornées, solides surtout, disent les secrets d'Etat contenus dans des coffrets, et tous les mystères de la politique.

M. le Secq des Tournelles a reconstitué toute l'histoire de la clef. Voici les clefs antiques, de forme rudimentaire, à quatre dents, toutes minées par le temps. La serrurerie est peu compliquée, mais déjà l'on trouve d'intéressantes ornements. Une clef de cirque par exemple, présente une tête de lion, étrangement grimaçante, elle ouvrait aux belluaires la cage des fauves contre lesquels ils allaient combattre : de quelles luttes sanglantes a-t-elle été témoin ?

Puis voici les clefs mérovingiennes, encore grossières, puis les

clefs quadrangulaires du moyen-âge, où commence la fantaisie de l'artisan, dénotant une habileté de main incroyable. Merveilleusement ajourées, elles reproduisent, dans leur anneau, des armoiries ou des figures de saints ; elles sont évidées et ciselées comme par des orfèvres. M. Le Secq possède notamment toute une série de clefs d'évêques avec leurs armes. C'est la grande époque de la ferronnerie, pour laquelle la province de l'Île-de-France reste sans rivale.

Voici toute une vitrine consacrée aux chefs-d'œuvre des compagnons qui prétendent à la maîtrise. La forme quadrangulaire domine. La poignée des unes figures un château-fort ou un pavillon ; d'autres se terminent par des têtes de faunes ou par des chimères ailées. Une clef de Nicolas Vadé (car la plupart sont alors signées) représente le

Christ, sur une espèce de niche. C'est le temps où maître Jousse, le grand serrurier, prévient les « apprentifs » que le métier est dur, et qu'il faut avoir, pour l'exercer, la vraie vocation. Attributs de feuillage, animaux fantastiques, trophées d'armes, couronnent les incomparables clefs de la Renaissance : les artistes du fer semblent alors jouer avec la matière rebelle et se plaisent à l'asservir à leurs caprices. Et l'on pense aux vers de Gautier :

Sculpte, lime, cisèle,
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant!

Voici les clefs d'un délicat travail, coquettes et charmantes, du dix-huitième siècle. Ce sont « les clefs de mariage », bijou symbolique que remettait jadis l'épousée à l'époux,

ou clefs de coffrets et d'armoires. La perle de la collection est une clef damasquinée, portant deux chiffres enlacés au milieu de roses et de pâquerettes; elle est attribuée à Louis XVI, qui devait, en effet, figurer dans cette galerie. Disons, en passant, qu'elle n'a pas été achetée moins de cinq mille francs, ce qui, pour une clef, est, on en conviendra, un prix respectable.

C'est le moment de toutes les ingéniosités : Voici les clefs « à papillon », qui peuvent ouvrir deux portes et dont la poignée est mobile, et les clefs à stylet qui devenaient une arme au besoin. C'est enfin toute la galerie des clefs de chambellans, dorées, aux armes de rois ou de prince férus de l'étiquette. Que de chimériques adulations, que de trompeuses flatteries elles durent entendre, celles-là !

A côté des clefs, voici les serrures,

magnifiquement ornées, dont le bouton est formé par une tête d'ange ou de héros, au milieu d'ornements de blason. Dans l'une d'elles, du quinzième siècle, véritablement admirable, une vierge, tenant une épée, est encastrée entre deux petits baldaquins d'une finesse de dentelle. Une exquisite serrure Louis XVI figure deux armures traînant un char, et le pêne est formé par une chimère. Puis ce sont aussi des verrous, provenant des châteaux de François 1^{er} et figurant l'F, orné d'attributs. Certaines serrures ont, dans leurs allégories, jusqu'à trente personnages. D'autres, dont le bon Mercier s'indignait, sont infiniment plus profanes. C'est lui qui émettait d'ailleurs cet axiome bizarre : « les peuples sans verroux possèdent les femmes les plus chastes. » Et il enviait les habitants de la Savoie qui

n'avaient pour toute fermeture qu'un loquet de bois !

A côté des serrures et des verrous, voici les cadenas, grands cadenas de villes, à ressorts ou cadenas joliment gravés, à secrets, qui semblent avoir gardé jalousement des lettres brûlantes de passion. L'un figure une horloge, et, pour qu'il s'ouvre, il faut mettre l'aiguille sur une heure déterminée. Le dix-huitième siècle a produit un nombre inimaginable de ces mystérieuses fermetures, qui firent la fortune des Georget et des Calippe.

Voici aussi nombre de marteaux de portes à emblèmes, et de heurtoirs armoriés, majestueux ou grotesques, représentant des animaux monstrueux. Un heurtoir provenant du château de Foix montre le combat symbolique de la salamandre et du lion.

Le fer, sous toutes les formes,

passionne d'ailleurs M. le Secq, qui a recueilli aussi de bien plaisantes enseignes d'autrefois, comme celle d'un cabaret : Une pensée fleurit devant un ermitage, dont un moine s'approche. Le calembour est traditionnel dans les enseignes. Cela signifie : « Pensez à l'ermitage. » Ce sont encore des fers à repasser, des poids, des râpes à tabac, aux amusantes devises et jusqu'à... des tire-bouchons. Il y en a des centaines curieusement travaillés, — dignes d'un temps où le vin valait encore la peine d'être débouché avec des égards religieux !

IV

UN MUSÉE DE CANNES

Dans le *Fils de Porthos*, le drame de l'Ambigu, une certaine canne à

secret, qui contient un message d'Aramis au gouverneur de Fribourg, jouait un rôle important, à ce point que, en bonne justice, on aurait dû la rappeler, à la fin de la pièce, en même temps que les acteurs. Elle est, toutefois, bien simple encore en comparaison de certaines cannes compliquées et bizarres qu'a réunies passionnément un amateur parisien qui m'a obligamment ouvert les portes de son petit musée, mais en me priant de ne pas le nommer. On saura d'ailleurs, quelque jour, le nom de ce curieux, confiné dans cette assez piquante spécialité, car son intention est de léguer bientôt à l'un de nos musées son originale collection.

C'est toute l'histoire de la canne qu'il s'est plu à former, depuis le temps où elle est encore une sorte d'arme, jusqu'à l'époque où elle n'est plus que purement fantaisiste.

La voici, dans les mains des Francs de Charlemagne, en bois de pommier, surmontée à peine d'un ornement, solide et ferme, capable d'ouvrir, au besoin, le chemin à celui qui la porte ; puis, pendant longtemps, elle ne laisse plus de traces artistiques, elle n'est plus qu'un bâton pour les vieillards ou pour les paysans. Mais elle reparait au seizième siècle, objet d'art autant que d'utilité.

Sous Louis XIII, c'est sa grande époque : elle est longue, majestueuse, imposante. Elle monte jusqu'à la poitrine, faite d'ébène et d'ivoire, elle écarte les faquins, elle inspire le respect, nul ne songe à en rire. Longtemps encore, elle demeure pompeuse, bien qu'elle s'orne de plus en plus, qu'on en sculpte et qu'on en travaille la pomme, ou qu'on l'incruste même de pierres précieuses. Les archives du minis-

tière des affaires étrangères, qu'a consultées M. Maze-Sencier au sujet des présents royaux, mentionnent dès lors des cannes à pomme d'agate enrichie de diamants, données comme cadeaux aux ambassadeurs.

Le bourgeois batailleur, qui l'a agitée en l'air, pendant la Fronde, n'ose pas encore faire décorer sa canne, mais il lui donne déjà une pomme d'or, cette pomme d'or, qui, dans la suite, deviendra vénérable et digne, incarnant la *respectabilité* de l'homme posé, médecin ou notaire ou banquier.

La canne, en ce temps-là, évoque aussi l'héroïsme militaire. Condé et Turenne la portent à la guerre, toujours longue, un peu plus flexible, et c'est de la canne qu'ils désignent aux troupes la position qu'il va falloir enlever. Villars se contente, lui, d'une canne à pomme de plomb,

sans le moindre luxe, qu'il manie peut-être avec affectation, parce qu'elle lui rappelle une blessure dont il a la coquetterie.

La canne devient mignonne et jolie au dix-huitième siècle ; elle est armoriée et ciselée, à pomme d'argent fouillée curieusement, ou de porcelaine de Saxe, de Sèvres, de Vitry ou de Chantilly. Les élégants la veulent de chez Germain, Choquart ou Durier. Les femmes la portent aussi, non plus par le haut, fièrement, comme jadis la Grande Mademoiselle, mais par le milieu. Il y en a, alors, d'exquises, que Blarenberghe n'a pas dédaigné d'orner, représentant, sur le bec, des scènes galantes ou des paysages idylliques. La canne est aussi à devise : en voici une, par exemple, dont la pomme figure deux amours jouant avec des colombes, avec cette légende : « L'amour les rend capti-

ves ». C'est une de ces cannes-là qui figure dans le tableau de Jacquet, *la Première arrivée*.

L'orage qui s'amoncelait éclate. La canne subit aussi sa révolution. Elle est alors lourde et massive ; elle se démocratise. Puis, avec les muscadins, elle affecte la forme de vrille ou bien elle devient d'une grosseur démesurée. Elle est volontiers batailleuse, et ce n'est pas sans crânerie, qu'elle se livre à de violents moulinets. Elle est repassée à l'état d'arme. Elle jouera le même rôle, après l'Empire, se trémoussant entre les doigts des officiers en demi-solde, dans les cafés du Palais-Royal.

Puis elle diminue de volume et de longueur, et les « lions » qui viennent de sacrer Tortoni la réduisent à l'état de badine. Pendant ce temps, devenue aussi un emblème populaire de travail, elle

s'orne de rubans larges, elle se pavoise pour les assises du compagnonnage.

Enfin, ses souvenirs de grâce, de vaillance, de bravoure aboutissent à la canne d'aujourd'hui, ayant perdu son caractère mâle et même ce petit air d'insolence qui lui seyait si bien. Elle est banale, ou elle est bête, avec sa pomme figurant une boule ou une tête grotesque d'oiseau.

C'est l'histoire régulière de la canne, cela ; mais, à côté de ce défilé obligé de cannes de tous styles, voici les curiosités amusantes. C'est par exemple, une canne assez large du dix-huitième siècle, à bec recourbé. Elle se démonte et laisse tomber de ses flancs une pochette de maître à danser.

Ce sont aussi les cannes à sifflet qu'on vendait, vers 1760, aux amateurs de théâtre mécontents. On raconte que La Harpe en acheta

une, trouvant cette invention fort plaisante. — « Ah ! oui, lui dit le marchand, on les a inaugurées le soir de la première représentation des *Barmécides*, de l'ennuyeux M. La Harpe.

La Harpe, comme on l'imagine, trouva aussitôt l'invention infiniment moins drôle.

Voici une des cannes, ficelées en corde à boyau, qui étaient fort en vogue sous la Révolution ; elles contenaient un sabre droit. Quand aux cannes-tabatières, ou à drageoirs elles sont presque communes. Une curieuse canne contient, dans sa poignée aplatie, un minuscule exemplaire de la déclaration des Droits de l'homme. Une autre, de la même époque, est tout un nécessaire de voyage, avec compartiments pour l'encrier, la plume, les brosses, le savon : c'est tout un monde qu'on en retire !

Voici les cannes politiques, comme on en fabriquait, pour les bonapartistes, sous la Restauration. On dévissait la pomme, et le bois découpé offrait, en le posant en face d'une feuille de papier, la silhouette de Napoléon. Tous les anciens soldats en possédaient une analogue, en dépit de la police.

Notre collectionneur, dans un petit coin de son musée, s'est plu, en sceptique, à réunir les cannes d'hommes célèbres qu'on lui a vendues, avec un bel aplomb. La canne de Voltaire y figure naturellement — à cinq exemplaires!

Un de ses regrets est de ne pas posséder une de ces cannes que fit Palloy, dont la pomme est formée d'un morceau de pierre de la Bastille, reproduisant l'aspect de la forteresse. La famille de La Fayette en possède une, ainsi façonnée. Il en a bien trouvé de ce modèle, mais

manquant de certains petits signes qui affirmeraient leur authenticité absolue.

Voici encore les cannes de guides, très bizarrement sculptées d'attributs naïfs. Une canne ancienne d'In-fanger, le guide célèbre de l'Isenthal, représente un paysan portant allègrement sur ses épaules un ours qui fume béatement sa pipe. C'est une canne vénérable que celle-là, qui date bien de deux cents ans, et elle a dû voir plus d'une aventureuse entreprise ! Voici, enfin, les cannes à musique, plus ingénieuses que jolies. On sait que Napoléon en avait une à pomme d'écaille, qui l'amusait fort, et qui doit être, aujourd'hui, en Angleterre.

Canes maniées par des mains robustes ou par des mains aristocratiques, pacifiques ou belliqueuses, simples ou compliquées, elles sont là, témoins de temps évanouis,

dans une retraite heureuse, choyées et soignées par un amateur dont elles font l'innocent bonheur. Elles lui parlent, elles lui content des histoires galantes ou guerrières, des prouesses et des scandales. Heureux les collectionneurs qui savent entendre ainsi le langage des vieilles choses !

V

LETTRES D'ASSASSINS

Voici de piquantes archives, — les archives du crime ! Un amateur passionné d'autographes, M. Derriard, qui compte d'ailleurs dans son cabinet des collections d'une valeur vraiment artistique, s'est plu à rechercher toutes les lettres typiques qui peuvent exister de crimi-

nels célèbres. Il est difficile dans les choix, au reste, et il faut, pour figurer dans ce curieux petit musée, avoir été un assassin de marque, un assassin honoré de la curiosité déchaînée de la foule ou, tout au moins, un accusé dont le procès ait été retentissant ! Il faut que la main qui a tracé les lignes qu'il recueille avec un soin jaloux ait manié un instrument de mort ou ait savamment préparé quelque poison. Pour avoir le droit de figurer dans cette petite galerie particulière, on doit, en un mot, montrer — patte rouge !

Dès qu'une affaire criminelle est signalée, M. Derriard se met en quête de se procurer quelques mots signés par le coupable, se livrant parfois, pour arriver à ses fins, à la diplomatie la plus compliquée. Vous imaginez s'il a voué aux gémonies, récemment, M. Taylor qui, en n'arrêtant personne, le privait du plai-

sir de joindre au dossier du crime demeurant impuni, une nouvelle lettre de chenapan émérite!

C'est tout un passé d'horreurs — et des horreurs les plus variées — qu'évoque cette bizarre collection, qui fournit des « documents humains » d'un genre tout particulier.

Feuilletons, sans autre préambule, ces lettres tragiques de criminels de tout rang. Voici, par exemple, un billet laconique de Collignon, le cocher assassin de M. Juge, tracé d'une belle et large écriture, où il supplie M. Jules Favre de le venir voir à la prison des Madelonnettes, où il est détenu. En voici un autre de Contrafatto, le prêtre condamné en 1827 aux travaux forcés pour viol. Il implore la protection de M. Cerisier, commissaire des hôpitaux à Brest, et le conjure « de ne pas oublier un innocent, victime de

mauvais esprits, jeté dans les fers au milieu d'hommes iniques » ; il termine en le priant de « recevoir ses larmes qui roulent sans cesse vers lui. »

Voici des vers de Lacenaire, l'assassin-poète, datés de décembre 1836, quelques jours avant son exécution, et adressés à Altaroche, du *Charivari*. On sait que l'on se disputait en ce temps-là les élucubrations poétiques de Lacenaire et que de belles Parisiennes ne dédaignaient pas de se livrer à mille sollicitations pour l'aller voir dans sa cellule :

Je suis un voleur, un filou,
Un scélérat je le confesse ;
Mais quand j'ai fait quelque bassesse
Hélas, je n'avais pas le sou !

Et, se plaignant, avec un aplomb étonnant, qu'on eût pastiché ses vers (oh ! la vanité littéraire, sub-

sistant au seuil de l'échafaud !) il ajoutait :

Un pauvret de grand appétit
Peut bien être tenté du diable ;
Mais pour me voler mon esprit,
Etes-vous donc si misérable ?

Voici une lettre, d'un tour philosophique, de Fieschi, écrite dans un style et une orthographe qui ne manquent pas d'originalité. Elle est adressée de la prison du Luxembourg à M. Créneau, *houissier* près la cour de Paris :

« ... Mais que dire que, lorsque la nature a créé l'homme, le laisse libre et lui place deux chemins devant lui, le bon et le mauvais, et moi j'ai prict le dernier. Maintenant, que devigné? (devenir.) Il s'agit de boire le calice jusqu'à la lie. Cette lettre, monsieur, ceras peut attre la dernière que j'aurai l'honneur de vous adresser. Agréez ma plus autt considération: je regret

que jamais je pourrai vous être reconnaissant. »

Madame Lafarge devait figurer aussi dans cette galerie. Voici une lettre d'elle, écrite le jour même de sa condamnation, où elle dit que, « courbée sous les plus odieuses calomnies, morte au monde, quelques nobles croyances ont seules résigné son malheur, quelques nobles amis lui ont seuls donné la force de vivre encore pour vouer son avenir à sa réhabilitation. »

Une autre lettre, postérieure de quelques mois, accuse réception à M. Chareyre de l'envoi d'une pommade pour faire repousser les cheveux :

... Je suis malade, découragée, ennuyée, je veux seulement vous aimer un peu... beaucoup. Votre pommade est excellente, mais vous gêtez votre pauvre Marie! Mes pauvres cheveux

vous en seront bien reconnaissants, et ils pousseront pour vous témoigner leur gratitude... On vous sacrifiera la première petite boucle qui frisera par la grâce de ce doux parfum.

Les ambitions et les cupidités de La Pommerais, le médecin qui devait empoisonner une de ses clientes pour hériter d'elle, percent dans cette lettre écrite par lui, quelques années avant son crime, à un agent matrimonial :

... Je finirai ma lettre en vous répitant qu'il est inutile de faire quelques démarches, si la jeune personne ne réunissait pas à un physique très agréable une dot de 200,000 francs au moins. Vous avez dit à M. Courboulaz que ce qui vous empêche de trouver mon affaire, c'est mon titre de médecin, que celui de comte serait préférable. Je ne pense pas que les deux puissent nuire, les ayant tous les deux à la fois.

S'il avait trouvé alors son « affaire », comme disait La Pommerais, les fastes judiciaires auraient sans doute compté une cause célèbre de moins !

Papavoine est aussi représenté par une lettre, du 16 décembre 1824, à sa mère, lettre tout à fait édifiante, d'ailleurs, et d'un ton quelque peu pleurard : « Je partage votre pensée : Dieu est le seul consolateur des malheureux, et lui seul peut les juger sans partialité. »

Moreau, l'herboriste de Saint-Denis, sur la culpabilité duquel planent d'ailleurs aujourd'hui certains doutes, apparaît, même en prison, un esprit froid, positif, un homme d'ordre avant tout. C'est ainsi que, de Mazas, il écrivait au directeur des postes pour se plaindre qu'une lettre qu'il avait envoyée ne fût pas parvenue. Cette menue réclamation, à la veille de l'exécution,

ne fait-elle pas passer un petit frisson ?

Voici une lettre de Lebiez, écrivant à un éditeur, pour lui proposer un ouvrage. Qui sait, aussi, si une réponse favorable à ce « raté » vaniteux ne l'eût pas arrêté sur la voie du crime ?

C'est encore, dans une écriture très mauvaise, mais lisible, la lettre adressée par Troppmann à M. Aubryet, juge d'instruction, pour lui indiquer l'endroit où il avait caché le portefeuille soustrait à ses victimes. Puis un billet de l'abbé Verger, l'assassin de Mgr Sibour, demandant — un mois avant son crime — des renseignements au sacristain de la cathédrale de Meaux sur la meilleure manière de sonner les cloches ; puis, quelque lignes de Davinain — celui qui disait : » N'avouez jamais !. » — piquantes en ce sens qu'elles contiennent précisément ses aveux.

« Voulez-vous des condamnés « distingués ? » Voici des lettres du notaire Peytel, l'ami de Gavarni et de Balzac, à son défenseur ; voici une lettre de recommandation du duc de Choiseul-Praslin à un général ; voici des doléances du lieutenant de La Roncière Le Noury, condamné pour rapt et viol sur la fille du général baron de Morell, commandant de l'école de Saumur.

... Depuis le jour où une malheureuse condamnation a été prononcée contre moi, je ne suis pas encore venu me réclamer de vous, je ne vous ai pas encore demandé de vous employer en ma faveur près du ministre de l'intérieur. Jusqu'à ce jour, j'avais toujours espéré que l'extraordinaire de ma condamnation, si ce n'était la position sociale de ma famille, me procurerait quelque adoucissement dans les prisons où la loi me *jetait* »

Je n'ai cité, presque au hasard,

que les pièces les plus typiques de ces volumineux dossiers du mal. Pour dire le vrai, la plupart de ces écritures d'assassins dérouteraient fort les graphologues par leur air de candeur et d'honnêteté.

C'est ainsi qu'un pacifique et doux amateur, qui est au reste, en d'autres branches de la curiosité, un érudit éclairé, se plaît au milieu de ces souvenirs tragiques. C'est lui surtout qui, en dilettante de procès de cours d'assises, pourrait répéter le mot célèbre : « C'est beau, un beau crime ! »

VI

UNE OFFICINE D'APOTHICAIRE

— Puisque vous avez découvert ma retraite et que vous m'avez surpris en flagrant délit de manie, au

moins n'allez pas me nommer !... Je vous introduirai volontiers dans le sanctuaire, mais soyez discret sur ma personne !

Tout en me faisant, en riant, ces recommandations, un aimable vieillard, encore très vert, m'introduit dans le petit hôtel qu'il habite dans le quartier Monceau.

— Connaissez-vous, reprend-il, la légende du cantonnier en retraite qui achetait très cher des cailloux pour avoir le plaisir de les casser, alors qu'il n'avait cessé de pester contre la dureté de son métier, pendant qu'il l'exerçait !... Je suis un peu cet homme-là. Au lieu de casser des cailloux, j'ai concassé des drogues dans le mortier... j'ai été trente ans pharmacien, aspirant à l'heure du repos, et je n'ai pas été plus tôt libre — que j'ai recommencé. Oh ! en amateur, il est vrai, en me plongeant dans le passé !...

Pharmacien et collectionneur, qu'est-ce que vous dites de l'accouplement de ces deux mots-là !

— Je dis, ma foi, avant d'avoir pénétré dans le petit musée qu'on m'a dépeint comme fort curieux, que tous les collectionneurs sont loin d'avoir tant de bonhomie.

— Vraiment ? Mais moi je suis confus, je vous assure, de me surprendre, avec mes cheveux blancs, à faire ainsi *joujou* avec ces épaves du vieux temps.

Et, sans plus de préambules, mon hôte ouvre une porte, et je me trouve dans une vaste salle, machinée comme un décor ; c'est une reconstitution exacte d'une officine d'apothicaire du seizième siècle. Sur des planches courant le long de la pièce, des bocaux des formes les plus bizarres sont rangés. Un simulacre d'étalage montre des vases décorés d'attributs, avec des enseignes

en fer d'un style tout à fait réjouissant. Au centre, une sorte de fourneau d'alchimiste semble attendre qu'on l'allume. Une ligne de mortiers, en bronze, avec des inscriptions et des figures allégoriques, s'étend sur un bahut. Par des fils sont suspendus au plafond des animaux empaillés dont la structure paraît un défi à la classification des naturalistes...

Notre amateur a réuni là tous les souvenirs de la pharmacie d'autrefois. C'est, je crois, dans son originalité, une collection unique.

A la vérité, l'art et la droguerie ne hurlent pas autant de se trouver ensemble qu'il le disait plaisamment. En des temps moins savants, mais, par certains côtés, plus raffinés que le nôtre, les apothicaires eussent rougi de se servir des affreux bocaux de porcelaine dont se contentent les pharmaciens d'au-

jourd'hui. Avec un pieux respect pour les substances merveilleuses — celles d'à présent le sont-elles plus? — qu'ils devaient contenir, ils faisaient décorer et orner ces vases d'emblèmes et de devises. Les confréries, les hôpitaux, les châteaux avaient aussi leurs vases de pharmacie à leurs armes. Les fabriques de Savone, de Faenza, de Pesaro, de Gênes, de Florence ne dédaignaient pas de travailler mille pots de formes capricieuses destinés à garder des remèdes.

La décoration générale de cette officine reconstituée est du seizième siècle, mais les objets qui ont été recherchés pour être placés sur ses rayons appartiennent à tous les temps et sont de toutes les provenances. A côté des cornets droits et des pots à anse et à goulot d'un usage courant, pour la vente des drogues, voici les fioles à la large

panse ou au col étroit qui contenaient les eaux médicinales d'Ange, de Cordoue, d'Amaranthe, que les apothicaires du temps de Louis XIV s'entendaient déjà à vanter à grands renforts de réclames. « Une personne solvable, disait un prospectus de drogue miraculeuse conservé dans cette amusante collection, s'oblige, quand on le veut, d'en payer la valeur en l'acquet des malades en cas qu'ils ne guérissent pas, pourvu qu'ils conviennent de payer en double, pour une parfaite guérison ». Il n'y a rien de nouveau, à ce qu'on voit, dans les usages des guérisseurs. Ces fioles et ces vases portent le nom des fameux apothicaires de jadis, les Gaman, les Naudin, les Rouvière. Sur un pot, décoré de couleurs vives, on lit une inscription, tracée pour le sieur de Blégnny, attestant qu'il est le seul « artiste » à qui les descendants du

signor Hieronimo de Ferranti, inventeur de l'orviétan, aient confié le secret original. Une bouteille, en forme de pyramide, renfermait l'eau qui guérissait les plaies d'arquebusade.

Voici des vases aux armes royales, venant des hôpitaux dépendant de la couronne, ou des maisons princières. En voici d'autres, qui révèlent les soins que prenaient d'elles les belles marquises, sujettes, hélas, comme les autres, à de petites infirmités. On trouve là deux cornets avec ornements rocaille et décorés de l'aile allégorique, qui ont servi à madame de Pompadour... C'est le passé vu par ses côtés prosaïques ! Mais la chronique n'a pas caché que la royale favorite eût des maux contre lesquels s'exercèrent des épigrammes, durement payées par leurs auteurs.

On mettait alors ses armes sur

tout — même, comme il appert par un spécimen qui n'est pas le moins drôle de ce petit musée — sur une seringue mignonne, ornée d'un écusson qui est celui d'une grande famille existant encore. C'est le cas de se dire : Où diable la vanité allait-elle se nicher ? . . O seringue ingénue, ce n'est pas sans curiosité que je vous ai contemplée, en pensant aux mystères que vous avez pénétrés, confidente dédaignée, après la confiance, par la jolie duchesse qui vous avait appelée à son aide !

Voici deux vases énormes, qui servaient à la fois de recipients pour les vins aromatisés, protégés, à l'italienne, par une couche d'huile, et de décor, à la porte de la boutique. Ils ont le caducée peint sur leurs vastes flancs et le portrait, malheureusement mutilé, de l'apothicaire qui les possédait. Ils sont fort inté-

ressants encore, bien qu'ils soient loin de valoir les deux remarquables vases acquis par M. Fayet et qu'il doit laisser au Louvre, qui offrent, au-dessous d'une banderole portant le nom de la denrée, un portrait d'homme et un portrait de femme dignes du pinceau d'un Giovanni Bellini. Ils sont, en effet, d'origine vénitienne et datent du quinzième siècle.

Mais est-on jamais entièrement satisfait? Notre collectionneur envie encore à M. Pelvé, un Rouennais, des pots de pharmacie aux armes des d'Orléans, et à l'hôpital de Troyes — où l'on s'en sert malheureusement pour le service journalier — d'admirables cornets, aux armes de France, provenant de l'abbaye de Clairvaux.

Ce sont ensuite des enseignes de vieux pharmacopes, découpées en fer, et peintes; la *Barbe d'or*, le

malheureux en ménage, il devait être peu flatté par cet emblème. Toute une tragi-comédie, n'est-ce pas, que cette vengeance de client mécontent !

VII

LES « FEUILLES DE SOLDATS »

J'avoue mon faible pour les images populaires. Elles écrivent l'histoire d'une façon ingénue et naïve qui est souvent plus près de la vérité que l'histoire officielle ou celle qui se pare de quelque philosophie. C'est l'impression du moment qu'elles rendent, dans toute sa saveur, avec les colères et les enthousiasmes du temps, qu'il est bien difficile d'évoquer exactement après. Elles forment une mine de documents

qu'on ne saurait dédaigner. Les plus humbles « feuilles de soldats » d'autrefois, qui amusaient les enfants, contiennent des indications parfois curieuses. J'ai trouvé, ces jours-ci, par exemple, une image datant du commencement de la conquête de l'Algérie, publiée par Berrieux, marchand d'estampes, rue Saint-Jacques, 1830, qui montre quelle idée bizarre l'imagination populaire se faisait alors des Arabes. Ils sont, dans cette plaisante gravure, représentés nus jusqu'à la ceinture, coiffés de casques, vêtus surtout... d'une immense cartouchière. L'artiste leur a donné de petits favoris, comme à des pairs de France.

Où trouve-t-on mieux que dans ces caricatures ridiculisant les Alliés l'impression d'impatience des Parisiens contre les étrangers campant aux Champs-Élysées, au début du règne de Louis XVIII ? Les carica-

tures visent surtout les Anglais, qui étaient, en effet, particulièrement odieux à nos grands-pères.

Les images populaires contemporaines peuvent être parfois aussi intéressantes que les images anciennes. On écrirait une histoire de la guerre qui ne serait pas sans un intérêt particulier, rien qu'avec les estampes communes faites de l'autre côté du Rhin. Toutes les fois que j'ai été en Allemagne, j'ai recueilli quelques-unes de ces images militaires. Leur grand faiseur a été un certain Katbe, qui aurait du mal à passer pour un peintre éminent, leur éditeur est, principalement, un M. Kraffert, de Dresde.

Elles sont naturellement pleines de jactance et de vantardise, mais ce qui est significatif, elles attestent un grand respect de la vaillance des troupes françaises. Dans l'image consacrée à la bataille de Vionville

(16 août 1870) la légende, placée au dessous, constate l'« incroyable bravoure » de nos soldats.

Ce qui est bien allemand, ce sont les vers, d'un lyrisme échevelé, qui accompagnent ces dessins grossièrement enlumines avec trois couleurs seulement, le jaune, le rouge et le bleu. Il sera peut-être curieux de donner la traduction de quelques-unes de ces strophes typiques, où le vainqueur exalte sa victoire. Il y a là des comparaisons tout à fait étranges.

« Il retentit dans tous pays —
comme un son de cloche. — Cela
résonne dans tous les cœurs — com-
me un hymne joyeux.

» Cela bruit dans tous les pays
— comme un ronflement d'orgue.
Les âmes veulent s'incliner. — Les
genoux s'abaissent déjà !

» Un héros a combattu ! — Le
monde allemand crie avec transport.

— Et bénit ton sabre, — Prince Frédéric-Charles!

» Qui a *saigné* pour son pays. — Mérite un habit d'honneur. — Celui-là est saint, — qui est tombé pour sa patrie! »

On raconte, au reste, que le prince impérial d'Allemagne, dont la maladie est, en ce moment, la grosse question politique de l'Europe, en recevant une de ces gravures où on lui décernait d'enthousiastes louanges guerrières, haussa les épaules, un jour. — « C'est cela! dit-il, sonnez trompettes, et battez tambours! C'est très glorieux, aujourd'hui, mais cela pose la question d'un terrible lendemain! » Qu'elles soient affectées ou non, le prince est assez coutumier de ces boutades.

Une image curieuse, au moins comme dessin, représente l'entrevue de l'empereur Napoléon, le 3 septembre, dans la villa Bellevue, à

Fresnois, avec l'empereur Guillaume. Le dessinateur, par malice ou par hasard, a fait un Napoléon qui va à peine à la hauteur de la ceinture de Guillaume. Il s'incline profondément, en tenant à la main un mouchoir, tandis que le vainqueur, suivi du duc de Saxe-Cobourg et du prince de Wurtemberg, salue militairement. Peut-être, au fond, n'y a-t-il pas intention de raillerie. Sentimental et poétique, l'artiste a, au milieu de cette scène dramatique, jeté une profusion de fleurs aux formes faites pour dérouter les botanistes les plus experts.

Ce sentimentalisme éclate toujours, du reste, dans ces images, soit par un côté de leur composition naïve, soit par une réflexion de la légende. Dans un « combat des troupes du sud avec la garnison de Strasbourg » je trouve une phrase curieuse où il est dit que les soldats

allemands se battent, non avec courage, mais « avec philosophie. »

Une chose frappante, c'est l'impression de terreur que nos tirailleurs algériens ont laissée en Allemagne. Cette impression, qu'on peut constater sur tous les monuments commémoratifs allemands de la guerre (comme, par exemple, sur la colonne de la Victoire, à Berlin), les images la traduisent, naturellement, avec vivacité. Nos turcos ont l'air de géants et sont vêtus d'une façon fantaisiste et terrible. Ils dépassent, comme taille, la hauteur des cavaliers, contre lesquels on les voit lutter. Il faut croire que même morts, ils semblaient encore redoutables, puisque, au premier plan d'une de ces estampes, on voit un officier wurtembergeois décharger son revolver sur le cadavre d'un tirailleur.

Mais, à côté de la reproduction

de ces scènes d'horreur, ce qui distingue vraiment comme facture ces images militaires allemandes, c'est la large part donnée à la nature. Toujours des fleurs, des arbres, des paysages idylliques, et, au milieu des plus atroces batailles, des moulins qui tournent, d'honnêtes petites sources qui coulent, des oiseaux qui sautillent... Que voulez-vous ! on se conduit comme des brutes, mais on est né rêveur !

Les images populaires allemandes n'ont pas toujours célébré uniquement les victoires de la Prusse. On peut retrouver encore quelques feuilles, provenant de la maison Roth et Wagner, à Stuttgart, où l'armée française est exaltée dans ses fastes militaires. Le siège de Sébastopol et l'expédition de Chine ont notamment tourné, alors, aux dessinateurs de Stuttgart des sujets qu'ils ont traités avec un enthousiasme.

siasme singulier. Comment la police allemande, si ombrageuse, n'a-t-elle pas entièrement retiré du commerce des estampes où l'on voit un officier français planter le drapeau tricolore sur un fort? Il faut se souvenir de ces images-là, en feuilletant toutes celles qui représentent nos désastres — dessinées peut-être par les mêmes artistes à tout faire.

VIII

UNE COLLECTION DE TÊTES DE MORT

Il paraît que, ces jours-ci, un homme ingénieux, mais médiocrement gai, a proposé d'organiser, au Palais de l'Industrie, une exposition macabre — l'exposition, rétrospective et contemporaine, de tout

ce qui se rattache à la mort. On aurait vu là des variétés admirables de cercueils, de suaires, de catafalques, d'urnes funéraires, des reproductions de tombes et des modèles des corbillards. J'imagine qu'on aurait été introduit par des huissiers vêtus en maîtres des cérémonies, qui vous auraient fait les honneurs de l'air engageant dont ils savent dire :

— Messieurs de la famille, quand il vous fera plaisir.

Au buffet, où l'on n'eût servi que des boissons de deuil, du *stout*, du bitter, des vins sombres, le service eût été fait sans doute par des garçons habillés en croquemorts. C'eût été du dernier galant. Pour un léger supplément, on aurait peut-être eu le droit de boire dans des crânes, comme Han d'Islande. L'idée prêtait à mille développements. Sur des bannières de crêpe,

on aurait pu inscrire des maximes de l'excellent Schopenhauër, telles que cette pensée profonde : « La mort est la musagète de la philosophie, II. 529. » Sur une estrade, des figurants mélancoliques auraient évoqué la scène historique du bal des Victimes. Un orchestre d'hommes-squelettes auraient joué des compositions de circonstance, *Holbein-Polka*, la *Valse des Trépassés*. Des dissections gratuites auraient été offertes aux amateurs ; enfin, de jeunes personnes, costumées en Abbesses de Jouarre, auraient proposé un suprême passe-temps aux désabusés et aux condamnés à mort — par la Faculté.

L'autorisation n'a pas été donnée, et l'organisateur en a été pour son idée.

Pour quitter le domaine de la fantaisie, je sais, à Paris, un petit musée de la mort, mais tout artis-

tique, celui-là, qui est infiniment piquant. Il a été formé par un amateur de grand goût, qui a été longtemps un bibliophile émérite, et dont l'*ex-libris*, représentant un fort joyeux satyre, est célèbre. Sans être en aucune façon un pessimiste, ce curieux passionné et éclairé s'est plu à réunir, dans son intéressant salon de la rue Cambon, des objets macabres d'une rare valeur, têtes de mort et squelettes, qu'il a placés au milieu d'objets de cuir précieusement travaillé qui forment une autre collection.

Ce sont, par exemple, des têtes de mort détachées de chapelets anciens, les unes grimaçantes, les autres paisibles ou même souriantes. Car c'est une chose typique que l'expression, très différente, que prennent, en art, ces crânes humains. Aussi ont-ils leur surnom, dans la maison, parmi les familiers,

de cette bizarre galerie ; on appelle une de ces têtes la *Coquette*, et une autre la *Rageuse*.

Voici une rareté extrême ; c'est une tête de mort, d'un travail espagnol du quinzième siècle, en jais ; une autre, vraiment tragique dans son dessin sommaire, est en fer ; une autre, assez placide et indifférente, est en faïence de Luca-della-Robia et provient vraisemblablement d'un bas de Christ d'une église italienne ; une autre est en marbre : les dents sont serrées, les mâchoires pincées ; elle a vraiment un air mauvais. En voici d'autres en buis, avec la mâchoire inférieure articulée : celle-ci semble positivement sourire. C'est un amour de tête de mort, plus un joujou qu'un objet de méditation. Une autre, presque grandeur nature, est en cèdre. C'était un sujet d'ornementation familier aux artistes du seizième

siècle que la tête de mort, et il se trouve en toute matière, bois, marbre, pierres précieuses. Il y a là d'attachants spécimens de tout ce qui a été fait, soit par piété soit par jeu.

Les grains de chapelets de certains couvents royaux présentent une particularité caractéristique. D'un côté, ils présentent le portrait d'un roi, de l'autre une tête de mort. C'est ainsi qu'on voit dans cette collection la tête de Louis XII et celle de Henri II, s'achevant brusquement en un crâne décharné. Il y a parfois une inscription, comme ces deux mots d'une éternelle philosophie : « Aujourd'hui. — Demain ! » Quelquefois, ces grains de chapelets ont quatre figures, une tête d'homme, de femme, de christ et une tête de mort. Ce sont là les perles de la collection. Une poignée de dague

est aussi formée d'un buste de squelette, en fer, vraiment sinistre. Cette dague-là ne devait pas venger d'amoureuses rivalités, mais elle devait servir à de sombres entreprises.

Voici, maintenant, des squelettes, œuvres d'art anciennes, qui ont une grâce macabre singulière. Deux figures, en bois peint émaillé, proviennent d'une église d'Aix-la-Chapelle. Une de ces deux allégories de la Mort représente le funèbre archer, tenant l'arc et les flèches d'une main, et, de l'autre, le sablier. L'autre, c'est la mort guerrière, avec la faux et l'épée.

Un petit squelette, de bois, est vraiment plaisant, malgré les hideurs de la chair demeurant encore, par lambeaux, avec son air conquérant. On dirait un squelette courant à quelque bonne fortune fantastique tant il semble vainqueur, gaillard,

et alerte ! Un autre, sans avoir l'air de s'émouvoir pour si peu, arrache délicatement les longs vers qui rampent autour de ses os. Une applique de bois représente un buste de morte qui paraît prête à envoyer un baiser. Et l'on songe aux vers de Baudelaire :

Elle a la nonchalance et la désinvolture
D'un coquette maigre aux airs extravagants.

En raison de toutes ces attitudes inspirées par le caprice des artistes, elle n'a vraiment rien de trop tragique cette collection. Comme par un défi porté à l'irrésistible ennemie, la mort, en art, a toujours été raillée. De leur côté, les Japonais, ces rieurs éternels, n'ont-ils pas joué avec elle, pour ainsi dire ? Ils sculptent deux squelettes se faisant manger mutuellement, par exemple, ou se livrant à des passe-

temps très profanes. Il n'y a plus là même d'idée philosophique : il n'y a que de la fantaisie.

Ce sont aussi des tableaux depuis ce panneau d'un Primitif, montrant une tête de mort sur une table, enveloppée de banderoles qui contenaient sans doute de sages sentences, jusqu'à ce badinage de Van Kassel, qui offre un crâne couronné de fleurs, placé à côté d'un verre et d'une pipe. Bref, ce sont toutes les images artistiques de la mort, le plus souvent ironiques et dédaigneuses.

Puis, par un contraste, au milieu de cette collection, c'est une tête de mort véritable, un crâne de femme, qui a une singulière finesse et qui laisse voir :

Le sourire éternel de ses trente-deux dents.

Voilà la seule part faite à la réa-

lité, comme un objet de comparaison, obscure épave humaine jetée au milieu des triomphantes épaves de l'art.

A l'Hôtel Drouot.

I

CROQUIS D'OCTOBRE

Evoquons — comme petit document humain — la journée d'un curieux en ces premières semaines de l'année, où le mouvement des ventes n'a pas encore repris toute son activité. Notre homme est un habitué de l'hôtel Drouot, et ce serait une chose invraisemblable si on ne l'avait pas vu, au moins quelques instants, faire son tour quoti-

dien dans les couloirs. Ce flâneur aimable, qui a trouvé le moyen de rendre affairée une existence que l'on croit oisive, n'espère guère une occasion heureuse, une trouvaille intéressante, en entrant dans les salles. On vend bien des panneaux du dix-huitième siècle, provenant de chez un marchand, et il assiste un moment aux enchères; il voit les prix monter assez haut, encore qu'aucune des œuvres décoratives exposées ne lui semble absolument précieuse. D'ailleurs, il est, lui, l'homme du petit bibelot, et ses goûts ne l'entraînent pas vers ces grandes machines. Il s'arrête plus volontiers devant les affiches qui annoncent la vente de souvenirs d'actrices parisiennes, ce qui lui permet de se raconter à lui-même, en philosophe, quelques petites histoires, plus ou moins piquantes, qu'il trouve dans sa mémoire.

Mais, tandis qu'il erre dans les corridors, voici qu'il rencontre quelques amateurs de sa trempe, friands, autant que lui, de petits potins et de racontars. Il a, au reste, son lot d'anecdotes qu'il ne demande qu'à narrer. Et dès qu'il a trouvé un auditeur, il s'empresse, en effet, de lui donner complaisamment ses nouvelles.

— Comment va ? On ne vous a point vu depuis la vente du château de L...

— C'est vrai. Mais toutes les corvées mondaines nous dérangent de nos *devoirs* !

— A propos ! Vous savez l'histoire de cette vente ?

— Mais, comme tout le monde, je sais qu'elle a produit 450,000 fr. pour les objets d'art et que le château lui-même a été acheté 150,000 francs.

— Oui, mais les petits dessous,

l'origine de ces enchères?... Ah ! c'est toute une aventure ! Figurez-vous qu'il y a un an, à peu près, un architecte, M. L..., fils d'un ancien avoué, se trouvait chez lui, quand on lui remit une dépêche qui le priait de venir, aussitôt que possible, trouver un notaire de Touraine.. Ma foi, M. L... avait alors d'autres chats à fouetter. Il répondit au notaire qu'il n'avait pas le temps de se déranger et qu'il voulût bien lui dire de quoi il s'agissait. Le lendemain, à sa grande surprise, il recevait une provision de quelques centaines de francs, avec une invitation instante de faire le voyage. Fort intrigué, M. L... partit. « Excusez moi de vous avoir pris un peu de votre temps, lui dit le notaire, mais vous ne regretterez probablement pas votre peine. » — « Quoi donc ? » — J'ai l'honneur de vous annoncer que madame B...

propriétaire du château historique de L... vous a laissé, en mourant, son domaine, ses collections, ses galeries, ses terres. Le tout vaut bien un million. » — « Un million, à moi ! Mais il y a là une erreur, assurément, je n'ai jamais connu madame B... » — « Oui, mais votre père lui a jadis rendu service, et, n'ayant pas d'héritiers, elle s'est souvenue, au moment de faire son testament, de ses bons procédés et elle les a reconnus en vous léguant tous ses biens. » M. L... n'en revenait pas, mais on s'habitue vite aux coups de la fortune, et voilà pourquoi nous avons eu cette vente, qui a marqué dans les fastes de la curiosité de l'année.

Notre amateur jouit un moment de son succès. On n'a pas tous les jours de pareilles histoires à se mettre sous la dent.

Des marchands passent, avec les-

quels il échange un petit salut. Il s'informe de ce qu'il y a de neuf; il fait ses recommandations. Lui a-t-on trouvé la pendule ancienne, à mouvement compliqué, qu'il recherche depuis si longtemps.

— A propos de pendule, dit un fureteur, qui s'est joint au petit groupe, il vient d'en arriver une bien bonne à M^{...}. Vous savez qu'il a la passion des horloges du XVI^e siècle et qu'il en a une galerie superbe. Vous savez aussi qu'il est la patience même et qu'il attendra plutôt trois ou quatre ans avant de satisfaire son caprice pour payer le moins cher possible. Il y avait fort longtemps qu'il guignait une jolie pendule, de fabrication bavaroise, représentant un nègre debout, la main gauche appuyée sur un tronc de palmier et la droite tenant un sceptre. Le palmier se terminait par deux branches, entrelacées, suppor-

tant une sphère terrestre. Cette sphère tournait, et le sceptre marquait l'heure qui passait. Un objet unique dont il rêvait ! L'autre jour, il arrive chez le propriétaire de cette pendule, et la marchande, comme il faisait depuis des mois. A son grand étonnement, le prix qu'on lui en demandait a baissé, et fort notablement. « — Ce que c'est que d'avoir de la patience, se dit-il, et, tout heureux, il se hâte d'acquérir la pendule, qu'il installe, dans son musée, à la place d'honneur, comme il convient à un objet unique ». Or, savez-vous pourquoi le cédant avait tout à coup diminué ses prétentions ? C'est qu'il avait trouvé une autre pendule, toute pareille. La pendule est toujours jolie, — mais elle n'est plus seule ! Le piquant est que M*** ne sait pas encore le fin mot de ce qu'il appelle une « occasion sans pareille ». Que dira-t-il

quand il verra, exposé à la même place, un double de son acquisition ?

Et l'on rit. Car les collectionneurs sont gens d'une espèce très féroce, qui se réjouissent volontiers des mésaventures de leur prochain, même lorsque celui-ci a d'autres spécialités et poursuit des objectifs différents du leur.

Un expert sort d'une salle en riant. On l'entoure. — « Qu'est-ce donc ? » — « Ce qu'il y a ? Les commissaires-priseurs croient pouvoir se passer de nous quelquefois, mais cela ne leur réussit guère ! » — « Enfin ? » — « On vient de laisser, pour soixante francs, quatre bas-reliefs de Clodion, en pierre. L'acquéreur est déjà en pourparlers pour les revendre huit mille francs. »

Il commence à se faire tard. Notre amateur quitte l'hôtel, mais il n'a pas perdu sa journée, puisque ces

petits commérages artistiques suffisent à son bonheur. Il les répètera le lendemain, et, en échange on lui en livrera d'autres, qui le réjouiront fort. Savez-vous que c'est un heureux homme que celui qui fait ainsi, aussi facilement, son paradis sur terre ?

II

CROQUIS D'AOUT

Êtes-vous jamais entré à l'hôtel Drouot, l'été ; avez-vous eu l'idée de parcourir ces salles si animées pendant la saison, et qui retentissent de si belles enchères ? C'est, ma foi, un spectacle curieux. Là où des objets rares, des curiosités artistiques, étaient disputés fiévreusement, on vend des vieux divans, des lits

d'acajou et de noyer, des assortiments invraisemblables de mobiliers hideux. Et quel public ! Au lieu du froufrou des élégantes qui viennent « pousser » un bibelot, des conversations mondaines et de l'argot amusant des amateurs, on entend les réflexions d'Auvergnats marchands de bric-à-brac, qui tirent à regret quelques pièces de cent sous de grosses bourses en cuir. Les « crieurs » dédaignent de se mêler de ces maigres opérations, et les commissionnaires paraissent humiliés des vulgaires fardeaux qu'on leur fait porter...

De temps en temps, on peut bien apercevoir, rôdant mélancoliquement à travers les salles, lamentablement garnies d'ustensiles quelconques, un habitué servant de l'hôtel, un de ceux qui auraient perdu leur journée s'ils n'y avaient pas fait une station, pendant la belle

période. Il passe là, durant une halte à Paris, entre deux villégiatures. Il sait bien qu'il ne rencontrera aucun visage de connaissance, et il n'a pas la moindre espérance d'une trouvaille ; mais quoi ! ses pas se sont portés machinalement vers l'hôtel. Il vient là comme un touriste qui visite quelque champ de bataille illustre. Il évoque les grands journées, il se rappelle les beaux combats à coups de billets de banque, il revoit, par la pensée, les séances passionnées, d'où l'on sort, harassé et ravi, avec la petite joie, bien plus de vanité que d'intérêt, d'une « bonne affaire » réalisée.

Des étrangers, sur la foi de leur *pocket-book*, se promènent dans l'hôtel, trouvant bien mensongères les descriptions qui en ont été faites, et s'étonnant que ce bâtiment, assez peu raffiné, soit un des lieux de rendez-vous du tout-Paris. Et, ne

tenant pas compte de l'époque où ils se trouvent, il leur semble bizarre, ce tout-Paris, représenté par de vieilles marchandes à la toilette et quelques juifs, fouillant dans le tas des épaves amoncelées.

Pas une affiche qui tire l'œil par une mention prestigieuse ! Une odeur de moisi flotte dans l'air, un lourd ennui pèse dans les corridors.

C'est aussi le moment des ventes chimériques, — qui, pendant l'hiver, ne trouveraient pas une salle disponible, — des ventes macabres, faites vraiment pour étonner. C'est pendant le vide de l'été qu'on a vendu, une fois, une étrange collection — de mains de momies ! Les momies ne sont déjà pas tant disputées, et tel Pharaon, qui a attendu trois mille ans dans son sarcophage, échoue à l'hôtel Drouot, trop heureux d'être acheté trente-

cinq francs. Mais des mains de momies, qu'en faire? Personne n'en voulait. Un expert, qui se trouvait présent, se sentit quelque pitié et acquit tout le lot, en bloc, — oh ! pas cher ! Après avoir essayé de s'en débarrasser à tout prix, il finit par les revendre — à la livre — à un fabricant de couleurs, qui en fit du bitume de Judée.

Ou bien ce sont des tas de têtes de mort, provenant de partout, jaunies, déplorables, sinistres, les ressorts qui font mouvoir les mâchoires cassés. Et ces débris humains atteignent, dans les circonstances les plus favorables, de deux à trois francs. Beau sujet, n'est-ce pas de réflexions philosophiques !

Quoi encore ? Des ventes d'oiseaux empaillés, arrivant d'un magasin de naturaliste en déconfiture. Et les petites bêtes au plumage merveilleux, hôtes anciens d'exotiques

forêts, sont adjudées misérablement à la douzaine.

C'est une heureuse fortune si sept ou huit vieux messieurs suivent les enchères d'une collection d'insectes, présidées par un marchand des quais, qui sert d'expert, demandant timidement quelques francs d'une série de cadres. Et les vieux messieurs se récrient, hochent la tête, liardent pour la satisfaction de leur innocente manie.

Mais qu'est-ce encore auprès des ventes de partitions de musique, les plus tristes de toutes peut-être ? On adjuge des monceaux d'opéras avec parties de chant et d'orchestre, pour cent sous. Et les photographies, donc ! On est forcé d'attendre patiemment que quelques passants complaisants se hasardent dans la salle. C'est par une espèce de charité, dirait-on, qu'on les achète.

Voilà tout ce qui représente

l'art, à l'Hôtel Drouot, pendant les mois d'été, qui sont là des mois de deuil. Qui se douterait du tumulte éperdu qui y règne en d'autres moments ! Nulle part, peut-être, ne s'opère une pareille métamorphose. C'est, pour un Parisien, une promenade amusante et paradoxale à faire, en une heure de désœuvrement.

Paris a ainsi, en cette saison, de petits coins abandonnés qui sont plaisants à observer. Et c'est, par contre, le moment où ses déserts habituels reçoivent, grâce à l'affluence des touristes, qui s'en rapportent religieusement aux indications de leur *Guide*, des visiteurs inattendus. Des pas pressés troublent actuellement les solitudes des galeries de minéralogie du Jardin des Plantes et, chose incroyable, les régions inconnues de l'Exposition permanente des colonies elle-

même! Il y aurait toujours une piquante monographie à refaire du Paris d'été!

Mais, suivant la jolie expression d'un fantaisiste, l'invisible démon qui dirige l'orchestre parisien s'apprête déjà à réveiller d'un coup d'archet ses musiciens assoupis. Le changement de décor est brusque, et, après cette trêve, la grande ville se retrouve plus ardente, plus éprise que jamais d'activité. Et quand vient l'automne, n'est-ce pas, en effet, le charme inouï de Paris, que ce petit frisson d'attente du programme des mois qui doivent se dérouler, où la vie va déborder avec une vraie furie?

Le Casque

.... Le commissaire-priseur, après avoir mal dissimulé un sourire dédaigneux, désigna un objet vague, dont la forme même disparaissait sous une couche épaisse de rouille. Et il dit :

— « Un casque du seizième siècle, de fabrication.... » Il s'arrêta comme confus, malgré l'habitude qu'il avait des désignations fantaisistes, puis, ayant jeté un coup d'œil sur le public de la salle où se faisait la vente, et n'ayant reconnu nul amateur sérieux, il lança au hasard d'une voix un peu moqueuse, ces mots qui lui revenaient à l'esprit, pour les avoir lus dans quelque catalogue récent : « Attribué au fournisseur célèbre Alonso

de Saganun, dit le Vieux, bien que son monogramme manque •

Il pouvait se risquer impunément, et faire étalage d'une chimérique érudition; il n'y avait guère là que des curieux, fort profanes en matière d'art, attirés, en gens pratiques, par le confortable du mobilier bourgeois que l'on mettait aux enchères.

— Nous demandons deux cents francs! reprit le commissaire-pri-seur, voulant sans doute éprouver, une fois de plus, jusqu'où pouvait aller la crédulité de certains visiteurs de l'hôtel Drouot.

Il y eut un silence. Enfin, une voix retentit.

— Six francs! dit un marchand, sans enthousiasme, d'ailleurs.

Aucune surenchère ne se produi-sait, et voyant qu'il était inutile de chercher à convaincre de la rareté de ce pauvre débris d'armure le seul

amateur possible, le commissaire-priseur levait déjà son marteau, lorsque, de l'autre bout de la salle, un chiffre plus élevé fut crié :

— Vingt francs !

Les regards se portèrent vers le nouveau venu, et, l'on reconnut un peintre que l'on commence à tenir fort en estime. Le marchand, piqué au jeu et s'imaginant qu'il était vraiment sur la piste d'un objet de prix, poursuivit, au grand étonnement de ceux qui dirigeaient la vente :

— Trente !

— Cinquante ! fit le peintre.

Diable ! mais cela devenait intéressant ! Le commissaire - priseur regarda instinctivement le casque, tout à l'heure méprisé, qu'on se disputait maintenant ; mais, bien qu'il en eût, il hocha la tête. Evidemment, à son avis, il pouvait valoir, tout au plus, les six francs du marchand.

Cependant, les devoirs professionnels l'emportant, il crut nécessaire d'ajouter quelques remarques banales.

— Une pièce unique!... La cuirasse de cette armure doit se trouver à l'*Armeria real*.

Mais il était inutile d'exciter les deux adversaires en présence. « Soixante! — Cent. — Cent cinquante! » Et les enchères faisaient des bonds de plus en plus hauts. Bref, à trois cents, le marchand perdit son assurance et le casque resta au peintre, qui l'emporta tout de suite.

J'étais entré dans la salle à la fin de cette dispute, étrangement chaude pour l'objet qui le motivait, et je rencontrai l'artiste au moment où il s'en allait, tenant, d'un air furieux, le casque entre ses mains.

— Vous venez donc de faire une trouvaille? lui demandai-je.

— Ça! fit-il en désignant le

casque... une ordure, une simple ordure !

— Mais alors, cette belle ardeur?...

— Tenez, reprit-il brusquement, avec une expression à la fois mélancolique et farouche, avez-vous jamais remarqué l'espèce de ressemblance bizarre qu'il y a entre un casque de chevalier et une boîte aux lettres?... Regardez... la fente qui se trouve ménagée entre le heaume et la visière, lorsque celle-ci est refermée, ne semble-t-elle pas toute faite pour y glisser un billet?... Est-ce que cela n'attire pas ? En un clin d'œil la lettre a disparu. Une, deux!... C'est ce qui m'a perdu...

— J'avoue...

— Vous ne comprenez pas ? Bah ! je ne fais pas mystère de mon aventure... J'ai acheté ce casque pour le briser, le détruire, l'anéantir, pour me venger sur lui de tout ce que j'ai souffert par lui... Je

l'aurais payé bien davantage ! Ce ne sera pas acheter trop cher la satisfaction d'un pareil moment, allez ! Tout un passé absurde, dix années manquées à cause de cette odieuse carcasse de fer !

— Voilà des confidences qui demandent une suite.

— Oh ! si vous voulez !.. . Vous saurez que la vente qui a lieu en ce moment, après décès, est celle d'un brave homme à qui j'ai rendu assurément un rude service, malgré moi... Voici la chose. Donc, il y a une dizaine d'années de cela, je me trouvai fortuitement entrer en relations avec lui, pour une affaire banale. Il s'agissait de je ne sais quelle demande de renseignement ; il se mit courtoisement à mon service, et, par courtoisie, à mon tour, je lui fis quelques visites. Le vrai, c'est qu'il y avait, chez lui, une petite institutrice, chargée de l'éduca-

tion d'une nièce qu'il avait, qui me semblait la plus séduisante personne qui fut. J'avais vingt-trois ans... ne m'avisai-je pas de m'éprendre d'elle? Elle était sentimentale en diable, et, si mes premiers aveux ne furent pas repoussés, je me rendis compte, du moins, que le siège serait long... Elle tenait, dans la maison, une situation assez effacée, et les occasions de lui parler étaient difficiles, ce qui menaçait de retarder fort les choses...

— Mais le casque?

— J'arrive au fait. Bien que l'excellent homme chez qui je commençais à devenir assidu fut un bourgeois très bourgeoisant, — ou précisément à cause de cela, — il avait placé sur un meuble de son salon, avec infiniment d'égards, ce casque ridicule, auquel il attachait naïvement beaucoup de prix... Il m'agaçait d'instinct, ce casque

par sa lourdeur bête, mais je compris le parti qu'on en pouvait tirer... Je m'entendis avec la fillette, qui trouva le moyen tout à fait poétique, et, dans l'ouverture de la visière, je glissais mes déclarations les plus ardentes... Dès qu'elle était seule, elle faisait jouer le ressort, prenait ma correspondance amoureuse et enfermait là sa réponse, que je prenais à mon tour.

— Mais c'était charmant, cela, et d'une petite note romanesque à l'eau de rose...

— Oui, mais cela ne pouvait pas durer, M. Durand (appelons-le ainsi, si vous voulez) était marié, et, bien qu'il fut déjà presque un vieillard, sa femme était jeune et... pas trop mal, ma foi, bien qu'elle ne réalisât pas tout à fait mon idéal. Il faut croire qu'elle me vit un jour glisser une lettre dans le casque... Le lendemain, en cherchant ma réponse

dans cette boîte aux lettres moyen-âge, qu'est-ce que je trouve ? Un billet d'une écriture inconnue, contenant de doux reproches sur ma hardiesse, qui étaient, en somme, le plus clair des encouragements. Comme je demeurais confondu, me demandant ce que cela signifiait, la porte s'ouvre... Madame Durand paraît, me prend les mains, défaillante, et s'écrie : « Vous aviez donc deviné que je vous aimais ! »

— Diable !

— Connaissez-vous une situation plus sottre pour un galant homme que celle où je me trouvais ? Le moyen de détromper une créature confiante, éperdue, désirable, d'ailleurs, et de lui dire : « Pardon ce n'est pas à vous que j'écrivais, c'est à l'institutrice ! » Pouvais-je supposer, du reste, dans quelle aventure je m'embarquais ? Comment vous dire

cela ? C'est par — politesse que je cédai. Je cherche un autre mot que celui-là, mais je n'en trouve point. Et des rendez-vous orageux commencèrent. Elle venait chez moi à toute heure, tyrannique, impérieuse, me parlant sans cesse du sacrifice qu'elle m'avait fait, et, jalouse à présent, m'interdisant l'accès de sa maison. Je suis faible..., je ne l'ai que trop prouvé ! Je finis par croire un peu au sacrifice. Et puis quoi ! l'habitude ! Et la *politesse*, toujours ! M'était-il possible de lui avouer l'origine de notre liaison ?

Bref, savez-vous ce qu'elle fit de moi ? Elle m'enleva positivement ! Elle déclara qu'elle ne pouvait plus vivre sans moi, elle vint à bout de toutes mes résistances, elle me décida à quitter Paris, avec elle... Je commençais à percer, j'avais du travail sur la planche. Il fallut tout

abandonner. Elle jouait de moi à sa guise, elle paralysait ma volonté. Oh ! l'absurde chose que ces préjugés des égards envers une femme, qui finissent par nous conduire à l'abîme ! Si elle eût été intelligente, encore ! Mais elle se mêlait de me diriger en art, comme dans le reste. Et, lâchement, bêtement, je subissais son influence, en tout. Et quelle vie ! Un métier de manœuvre pour vivre, des voyages sans cesse, la nécessité de se cacher, mes relations rompues, l'exil de Paris, l'oubli, le découragement ! Comment en finir ? Avais-je le droit de l'abandonner ? Si maladroit qu'il fût, je ne pouvais méconnaître un certain dévouement de sa part. Me sauver ? Elle m'aurait rattrapé. Et cela a duré dix ans ! Toute ma jeunesse inutilement dépensée, perdue, une lacune effroyable que je ne comblerai jamais, bien que je

travaille comme un fou, maintenant !... Enfin, un jour, elle a appris la maladie de son mari, sa mort prochaine, et elle est revenue juste à temps pour se faire pardonner par ce sage, qui me bénissait sans doute au fond du cœur de l'avoir délivré si longtemps d'elle !

Vous comprenez, maintenant, pourquoi j'éprouve le besoin de me venger sur cet affreux casque, qui a été cause de tout !

Le peintre secouait violemment en parlant, le malheureux engin guerrier, et, après un effort, il écarta brusquement la visière qui semblait scellée par la rouille.

Tout à coup, il poussa un cri. Un billet jauni venait de tomber à terre. Il le ramassa vivement, le lut et me le passa :

« — Pourquoi ne m'écrivez-vous plus ? Je ne me sens plus la force de lutter... Emmenez-moi ! Allons-

nous-en ensemble, très loin, dans un coin perdu. Je suis prête à tout! »

C'était la dernière lettre de la petite institutrice, demeurée là depuis dix ans

Le peintre haussa les épaules.

— Elle aussi ! dit-il philosophiquement.

UN PARFAIT SECRÉTAIRE AU DIX-
HUITIÈME SIÈCLE.

Cent trente-sept ans et vierge! — L'étiquette épistolaire. — N'affranchissez pas les lettres! — Les billets amoureux. — Du moyen de toucher le cœur des belles. — L'esprit dans les lettres d'amour.

Ce n'est pas d'hier que datent ces « Parfait Secrétaire » qui contiennent des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie, et qui fournissent aux amoureux, embarrassés pour faire l'aveu de leur « flamme » des exemples de brûlantes déclarations.

Je viens d'acheter, dans une vente modeste, un assez curieux petit bouquin, qui est quelque chose comme l'ancêtre de ces manuels

épistolaires, qui abondent aujourd'hui, pour la grande satisfaction des âmes sentimentales et naïves. Il porte ce titre : « Du cérémonial dans le commerce des Lettres », et il est daté de 1750, chez Antoine, libraire à Nancy. Ce pauvre exemplaire avait été bien dédaigné; il avait traversé cent trente-sept ans avant qu'un coupe-papier se glissât entre ses feuillets jaunis, mais vierges.

Il est fort plaisant, cependant, et, grâce à lui, c'est toute une évocation de la politesse d'antan qui apparaît, avec sa solennité pompeuse. L'auteur anonyme se déclare nettement expert en la matière, et tient à l'étiquette! Et les conseils généraux, qu'il formule tout d'abord, font penser à la gravité d'une révérence de menuet. « La principale fin qu'on doit se proposer en écrivant à une personne, dit-il, c'est de

l'obliger : que l'on prenne toujours une affaire, un sentiment par son côté le plus noble ! » Et, comme il n'attache pas moins d'importance à la forme extérieure des lettres qu'à leur tour de style, il faut voir avec quel sérieux il s'engage en d'interminables discussions pour établir s'il faut placer la date en tête ou à la fin, et à quel endroit de la page il faut commencer la première ligne, selon le respect dû au destinataire. « Il y a, s'écrie ce professeur de belles manières, des personnes qui ne semblent point se soucier de la nécessité de ces intervalles ; mais je ne leur conseillerais point de les oublier avec les gens de la vieille cour et avec les provinciaux, qui, très faconniers les uns et les autres, tiennent fort à ces marques de déférence. »

Notre auteur, qui a toutes les délicatesses, se pose ce terrible pro-

blème : n'est-il pas impoli de se tutoyer dans les lettres, quelque amitié qu'il y ait entre les personnes qui ont commerce ensemble ? » Cette manière grossière de s'entretenir est bannie du bel usage parmi les Français, et, en la pratiquant, on parle comme le peuple : c'est même un langage qui répugne et qui a ses conséquences, quand il est écrit : on ne risque rien de se renfermer dans celui des honnêtes gens. »

Mais comme le savoir-vivre se modifie ! Tout un paragraphe est consacré à la recommandation de ne payer le port d'aucune lettre. « C'est faire une espèce d'insulte aux gens que d'affranchir les lettres qu'on leur écrit ; on aurait l'air de vouloir les sauver d'une petite dépense ! » On est singulièrement revenu de ce préjugé !

Selon ce fervent du cérémonial,

il faut cacheter de noir les lettres adressées aux personnes qui sont en deuil. Mais une pointe de scepticisme perce en lui quand il parle de ces compliments de condoléance : « Il faut, dit-il, toujours supposer affligée la personne que l'on complimente. »

C'est dans les modèles de lettres « avec le sexe » qu'il est charmant. Il estime qu'on ne risque jamais rien, en écrivant aux dames, de « leur déférer » et de leur accorder un peu plus qu'il ne leur est dû, appelât-on « Madame » une femme qui, n'étant pas noble, n'a droit qu'au titre de « Mademoiselle ». C'est la grâce du caractère français que de ne point marchander là-dessus ; mais j'imagine qu'il n'entend point malice lorsque, s'adressant aux dames, à leur tour, il leur conseille de terminer leur lettre à un « supérieur » par ces mots : « Soyez

persuadé, monsieur, de l'envie que j'aurais de vous obliger ». Un Parisien d'aujourd'hui, lisant cette formule, aurait peut-être l'idée d'en éprouver la sincérité !

Les recommandations au sujet des lettres d'amour sont exquises. Elles doivent, tout en gardant l'agrément du style, laisser percer le désordre où l'on est. « Une passion, quelque forte qu'elle soit, exprimée avec de pauvres termes, ne touche pas une Belle comme un amour rendu avec vivacité. » Mais « l'ennemi mortel ! » des lettres amoureuses, c'est l'étude et le raisonnement affecté. Il faut n'y mettre, avec un peu de violence, que de l'esprit ; il y a là, ma foi ! un joli passage, agréablement tourné, sur le secours que prête l'esprit, en amour : « Le cœur sait naturellement le langage de l'amour, mais il a besoin de l'esprit pour le con-

tenir dans les bornes d'une passion bien réglée, conformément au caractère de la personne que l'on aime, afin de l'engager, de l'irriter, de l'apaiser, dans les occasions, car toute maîtresse ne rend pas toujours justice à l'amour le plus tendre, et l'expression bien ménagée est un des plus sûrs moyens de parvenir à cette fin, qui n'est point l'ouvrage du cœur. Cette entente n'appartient qu'à l'esprit : ils doivent donc être de compagnie dans les lettres amoureuses. » Ces réflexions aimables ne portent-elles pas bien la marque du siècle où l'amour est la seule vraie grande affaire ?

La jalousie, selon notre guide, est souvent un moyen de se faire aimer, mais il faut la témoigner respectueusement et avec délicatesse. Toutefois, il est de la prudence d'un amant de ne jamais écrire au désavantage d'un rival : « C'est commettre son

amour, c'est s'exposer à des affaires, car les belles sont souvent imprudentes, et quelquefois trompeuses et vindicatives. » Et, en philosophe épicurien qu'il est, et qui ne tient point aux passions tragiques, il ajoute : « Je dis plus : ces lettres médisantes leur fournissent des moyens d'assujettir un amant à leur caprice : ce qui lui est important d'éviter, *s'il veut aimer avec quelque agrément.* » Tout un système perce dans ces lignes un peu... roublardes, pour employer une expression très peu dix-huitième siècle.

Quoi qu'il en soit, il est d'avis « qu'on ne gagne rien avec les duretés ». Elles désignent un mauvais caractère, elles « font ouvrir les yeux à une fille » pour l'avenir. Si l'on a des reproches ou des plaintes à faire à la personne que l'on aime, ce doit-être d'une manière si défé-

rente qu'elle ne puisse raisonnablement se fâcher; et même, il est d'un homme d'esprit de les tourner à la louange de cette personne. « C'est peut-être là le plus séduisant moyen de s'ouvrir le chemin de son cœur ». Point de grands mots, non plus. Ce n'est pas, encore une fois, sous un aspect dramatique que ce conseiller avisé envisage l'amour, mais bien comme le meilleur des passe-temps.

Ne s'échappe-t-il pas de ces pages, à travers leur demi-naïveté, un parfum, assez vif encore, du joli temps où elles étaient écrites par quelque pauvre diable d'homme de lettres, aux gages d'un libraire, qui avait dû prêter sa plume, plus d'une fois, aux galanteries des autres ?

Chez les Morts.

L'ENFANCE D'UN PEINTRE

Landemer (Manche) juillet

L'auberge est juchée tout au haut de la falaise, une falaise coquette, qui descend par étages verdoyants et qui, jusqu'aux galets où viennent mourir les vagues, se fleurit encore de roses sauvages. A droite, à l'horizon, on aperçoit, se découpant sur le bleu de la mer, la massive silhouette des cuirassés de la rade de Cherbourg, qui, de ce sommet, ne semblent plus que de

monstrueux joujoux. A gauche, l'œil embrasse la dentelure des côtes jusqu'au cap de la Hague. L'endroit s'appelle Landemer.

Devant la porte, allant et venant jusqu'à de rustiques bosquets qui bordent l'autre côté de la route, voici le maître de la maison, un gaillard solide, en dépit de sa barbe blanche, à la large encolure, aux épaules carrées. Avec un sourire cordial, il salue les paysans qui passent, se rendant au marché dans leurs carrioles, vêtus de cette blouse en futaine, particulière aux gens de la Manche, qui va en s'élargissant, comme une tunique de mousquetaire Louis XIII. Ou bien, il se rend à la culture de ses champs, que bordent des bruyères roses. Et l'on entend les réponses qu'on lui fait :

— Oui, monsieur Millet... Non, monsieur Millet...

Ce nom me frappe. J'interroge. Cet aubergiste est le frère du grand peintre Millet, qui avait là toute une nichée de neveux en sabots et de nièces en cornette blanche. De Barbizon, il venait parfois à Landemer ; il y passait quelque temps, se retremant dans l'air du pays natal, s'affligeant que les soins d'établissement de sa nombreuse famille ne lui permissent point d'y retourner pour toujours. La dernière fois qu'il y revint, ce fut pendant la guerre.

Et, d'une question à l'autre, j'ai eu toute une évocation de la jeunesse du maître, dite par les gens et par les choses aussi, dont le témoignage demeure. On m'a esquissé, dans le décor même de ces campagnes qu'il a rendues souvent, aux heures de lutte, un Millet enfant, dont la physionomie pittoresque convient bien à l'idée qu'on

se fait des premières années du peintre puissant des paysans

Dans l'auberge de Landemer M. Auguste Millet garde pieusement quelques souvenirs du grand frère Jean-François, pour lequel, comme tous les membres de sa famille, il conserve un respect profond, et qu'il regrette comme au lendemain de sa mort. Il a, outre quelques gravures tirées à la main par Millet, une *Vierge* tenant la tête du Christ mort. Le tableau, de petites dimensions, n'a pas été je crois classé dans son œuvre. La Vierge farouche, plus humaine que divine, vient de relever le martyr; Millet avait peint cette toile pour sa grand'-mère, qu'il adorait. Il faut bien se rappeler, d'ailleurs, que parmi les siens, Millet n'a trouvé que sympathies à sa vocation. On avait le goût des arts dans la famille, et le père de Millet ne se

sentit jamais aussi heureux que lorsqu'il vit partir son fils pour Paris, avec la pension dérisoire que lui accordait le conseil municipal de Cherbourg.

A Landemer se trouve aussi, chez un voisin de M. Auguste Millet, M. Vauvert, un dessin de grandes dimensions de l'artiste, qu'il avait composé, à dix-sept ans, sans avoir encore eu de maître. Il représente deux bergers, l'un debout, l'autre assis, gardant leur moutons. Le premier professeur de Millet, nommé Langlois, a écrit au bas de ce dessin une mention qui témoigne d'une façon naïve et touchante de son admiration.

Millet avait fait ce dessin pendant la *mériane* comme on dit ici, c'est-à-dire pendant l'heure qu'on accorde aux cultivateurs pour se reposer, après avoir mangé.

De Landemer, on m'a conduit à

Gréville, à trois kilomètres, par la falaise. C'est là qu'est né Millet, et la maison existe encore dans sa rusticité ancienne, supportant bien ses cent cinquante ans d'existence. Pour y aller, on traverse des sites presque grandioses, le *Maupas* et la *Roque du Catel*, qui ont souvent tenté Millet, se rappelant les années d'enfance pendant lesquelles il allait en grimpant dans les roches, jouer à deux corbeaux, voleurs comme la pie célèbre, le mauvais tour de leur reprendre leur butin.

La petite maison de Gréville, où la municipalité, très fière de son grand homme, a fait mettre une plaque commémorative (ici est né Jean-François Millet, 4 octobre 1814), est habitée aujourd'hui par une sœur du peintre, Madame Henriette, veuve d'un douanier. Elle aussi, l'excellente femme, elle a le respect de la gloire du frère, et elle

montre avec attendrissement, dans la vieille cuisine, la place où il s'asseyait, avec les sept autres enfants. Il n'y a eü que peu de chose de changé au mobilier ancien. Une horloge dans sa boîte, une armoire normande, un banc qui court le long de la pièce, une table massive, voilà tout le mobilier. Jusqu'en ces derniers temps, il était resté, sur les portes des croquis jetés par Jean-François ayant dix ou douze ans. C'étaient notamment des grenouilles dansant, qui étaient, paraît-il, très divertissantes. La servante d'un locataire qui précéda la sœur Henriette eut, un jour, la malencontreuse idée de nettoyer ces portes, et, dans cette inspiration d'un zèle intempestif, c'en fut fait de souvenirs précieux pour montrer la naissance d'un grand talent.

Il ne reste dans une chambre, en haut, qu'une peinture, presque ef-

facée sur une porte, représentant un pot de fleurs. La mère de Millet était malade, une fois, elle ne pouvait se lever, « François, dit-elle à son fils, tu devrais me faire quelque chose là, en face de mes yeux, pour m'égayer. » Et Millet, qui était déjà célèbre, se rendit au désir de la vieille femme avec une obéissance d'écolier. Il alla cueillir un bouquet dans le jardin des voisins Canoville et le peignit aussitôt. M. Durand, le mari de madame Henry Gréville (pseudonyme emprunté au pays de Millet) a essayé, à l'aide de réactifs, de rendre quelque éclat à cette peinture, mais, pour dire le vrai, il a plutôt contribué à la faire disparaître.

Et la sœur Henriette, en montrant la maison de Millet est intarissable sur ses souvenirs d'enfance, qu'elle raconte dans un langage imagé. C'est l'adresse de Jean-

François, à tous les exercices qui fait le fond de la conversation. Il avait une réputation, dans le village, pour scier le bois. Avec son couteau, il faisait aussi des choses très drôles. Un jour, il avait sculpté une toupie gigantesque, puis il en avait creusé l'intérieur. L'air s'engouffrait dans cette crevasse, et la toupie, en tournant, faisait un bruit formidable. Cette toupie était célèbre dans tout le pays.

Il avait une passion en même temps que le dessin : il adorait sonner les cloches. Il tenait cette passion du curé de Gréville — une souriante figure de vieux prêtre à évoquer, — M. Le Briseur.

— Ma foi, monsieur le curé, lui disait Jean-François après le catéchisme, s'il n'y avait pas de cloches au Paradis, j'aimerais mieux ne pas y aller !

— Eh bien, moi aussi, Jean-

François, répondait M. Le Briseur.

Ce M. Le Briseur le poussait fort au dessin. Il lui indiquait les sujets : « Tu devrais faire le forgeron Hamelin... » Et le forgeron Hamelin lui disait de son côté : « Tu devrais faire M. le curé faisant ferrer son mulet. »

Un des dessins, célèbres dans le pays, de l'enfance de Millet, fut celui de Benneville et de ses ânes. Ce Benneville était un brave homme qui parcourait la contrée avec ses ânes pour les propriétaires locaux ne pouvant envoyer leurs bêtes dans les haras. Jean-François fit son portrait en charge et, dessinant les ânes autour de leur maître, écrivit au-dessous : « Benneville et sa famille, » Benneville rit beaucoup le premier, de la plaisanterie, et — voici un détail qui ne manque pas d'une vraie saveur campagnarde — offrit, pour emporter le dessin, de

faire saillir gratuitement une jument des Millet.

Jean François s'était installé, dans la maison paternelle, un petit réduit à côté de la chambre où il couchait avec son frère Auguste, où il avait juste de quoi se retourner. C'est là qu'il travaillait, tout seul, et qu'il dessina jusqu'à vingt-et-un ans. De là, il voyait un petit puits, surmonté d'une sorte de tourelle, qui existe encore dans sa simplicité pittoresque, pour lequel il avait une affection particulière. Il l'a peint souvent, de souvenir, dans des toiles importantes, ainsi qu'une grange sur la porte de laquelle on voit encore un dessin de lui tracé au couteau. Il représente un diable qui, avec une fourche, renverse un homme, fort contrit, à ce qu'il semble, de ce diabolique procédé.

Tout ce petit coin de Gréville est

d'ailleurs charmant, depuis la maison de Millet, enguirlandée de vigne vierge, descendant sur un petit mur bas, qui la précède, jusqu'à l'église, dont le peintre a fait le tableau que possède le Luxembourg. C'est le village idéal, le village où rien n'a changé depuis un siècle, où, tout au bout, un tisserand fabrique de la toile, à l'aide d'un métier antique.

Millet, jusqu'à la fin, s'intéressait à son pays, demandant des nouvelles de chacun, n'oubliant personne. Voici une lettre de lui, datée de 1874, de l'année où il reçut la commande de grands tableaux au Panthéon, qui est véritablement touchante.

A une vieille femme, fort misérable, la Quénenne, il venait de faire obtenir une pension. Celle-ci voulait à toute force envoyer une oie à son bienfaiteur. Millet s'a-

dressa alors à l'instituteur, M. Picquot, pour lui répondre :

« Mon cher Monsieur Picquot,

» Puisque vous avez bien voulu
» être le secrétaire de Jeanne-Marie
» Henry, j'espère que vous voudrez
» bien aussi être mon commission-
» naire auprès d'elle. La besogne
» ne peut vous manquer, venant
» de deux côtés à la fois. Dites,
» nous vous en prions, à cette pau-
» vre Jeanne-Marie que nous lui
» savons bien gré de penser à nous
» comme elle le fait, mais que nous
» sommes peïnés du mal qu'elle se
» donne pour nous le prouver.
» Quand nous retournerons à Gré-
» ville, nous lui dévorerons cer-
» tainement une de ses oies. Mais
» quand se fera ce dévorement? »

Millet parlait alors des travaux qui le retenaient à Paris. Mais la gloire qui lui arrivait enfin, comme

une revanche, ne l'empêchait pas de songer toujours au pays avec attendrissement. Jugez-en par ce *post scriptum*, distribuant des amitiés à la douzaine :

« Mon cher monsieur Picquot, toute la maisonnée se joint à moi pour vous souhaiter et aux vôtres la bonne santé. Dites bonjour pour nous chez Polidor. Je souhaite, en mon particulier, le bonjour à Barthélemy, à Jean-Paris, à Lacouture. »

Aussi, le souvenir qu'a laissé Millet à Greville et dans tous les environs est-il resté très vif. Ce n'est pas là qu'il faudrait dire du mal de la peinture !

Tel est le Millet de Landemer et de Greville, le Millet normand, moins connu sans doute que le Millet de Barbizon. Là, avant de se livrer tout à fait à l'art, il a sué et peiné comme un bon travailleur

de la terre qu'il était. La terre et les paysans, c'est là qu'il a appris à les aimer.

La Tombe de Courbet

La Tour-de-Peilz, septembre.

.....Ce matin, en allant au hasard devant moi, dans les chemins bordés de vignes, à perte de vue, de la petite station des bords du Léman où j'ai été chercher quelques jours de grand calme, je me suis trouvé devant le cimetière. Un joli cimetière, coquet, qui n'a rien de rustique que sa situation au pied de la montagne, dans un enclos séparé seulement par un mur très bas des réjouissants vignobles qui sont l'orgueil de ce pays. Les morts, auxquels Baudelaire prêtait de grandes

douleurs, ne peuvent pas être malheureux ici. Ils assistent à l'éclosion des beaux raisins dorés qui font ce gentil vin blanc qu'ils ont aimé. J'allais à travers les allées fleuries, quand j'ai tout à coup aperçu une pierre très simple, avec ce nom qui m'a sauté aux yeux : « Gustave Courbet ».

C'est là que repose le peintre qui fut si bruyant si exubérant de vie, à la grande voix tonitruante, dans un silence que ne trouble guère que le bruit d'une petite cloche, le dimanche. Et je me suis rappelé que c'est, en effet, ici qu'il est mort, dans un exil qui pour n'être pas très rigoureux en apparence, lui pesait plus qu'il ne voulait en convenir, et grondant, avec des accents formidables, contre ceux qui avaient fait peser sur lui une lourde responsabilité dont l'équité était, de vrai, très contestable.

Il a laissé ici une légende d'une large bonhomie, et l'on a évoqué pour moi, avec entrain, ce Courbet des dernières années, tel, du moins, que dans le débraillé qui lui était cher il se laissait voir dans ses relations journalières. Sa vraie pensée, je le crois bien, était, quoi qu'il dît, en France, là-bas, derrière les montagnes. Mais il y avait en lui un incorrigible fanfaron, cachant bien des choses meilleures qu'on n'en eût pensé sous son apparent cynisme.

Quoi qu'il en soit, il vivait, à la Tour-de-Peilz, librement, fêtant volontiers le villeneuve et l'yverne. Il allait, souvent, en compagnie de vigneron du pays, faire ce qu'on appelle ici une « partie de cave ». On se rend, à cinq ou six, dans une de ces belles caves où sont amoncés de reluisants tonneaux de chêne, avec leur cercles brillants comme

de l'argent, et on va juger le vin. Il n'y a, pour tout le monde, qu'un grand diable de verre, qu'on doit vider jusqu'à la dernière goutte, et on va ainsi, de pièce en pièce, en formulant son avis, avec le traînant accent du canton de Vaud :

— Il n'est pas tant clair... mais pour *pu* (pur), il est *pu*!

Il paraît qu'une fois Courbet et ses amis entrèrent un lundi, à quatre heures, dans une de ces caves et qu'ils n'en sortirent que le surlendemain. Par l'escalier, on leur envoyait sans cesse des *sa/és*, des victuailles de charcuterie qui avaient pour but de raviver leur soif. Courbet, avec une forfanterie dont il était coutumier, portait des défis terribles, mais il se vantait et il était déjà à bout de forces que les vigneronns en étaient encore à se sentir altérés. Mais « pour lui faire plaisir », m'a dit le brave homme

qui me racontait ainsi un Courbet tout intime, on lui déclarait qu'il était un buveur émérite.

Courbèt, grand noctambule, habitué à lancer ses théories artistiques dans les cafés parisiens, qui restent ouverts presque toute la nuit, était fort malheureux ici sur un point. Quand il avait travaillé, dans la journée, enfermé dans son atelier de Bon-Repos, il allait, après son dîner, au *Café du Centre*, un établissement qui ne rappelle que bien vaguement les brasseries de la rive gauche, dont il avait été l'hôte familier. C'est une simple pièce carrelée, d'apparence patriarcale, avec de bonnes grosses tables de bois, avec quelques gravures locales collées au mur.

Il s'installait là et causait. se grisant de ses paroles, rappelant ses souvenirs de Paris, étalant superbement son orgueil ingénu, invitant

qui il trouvait et parlant peinture à quelque bon cultivateur, amené par lui, qui le regardait avec de grands yeux surpris. Mais onze heures sonnaient vite. Or, c'est d'après les règlements de police du pays, l'heure de la fermeture.

— Allons, monsieur Courbet, disait l'hôte, il faut vous en aller, vous ne voudriez pas me mettre dans la peine.

Mais Courbet s'obstinait, grondait, tempêtait, et force était à l'aubergiste de fermer seulement les volets du *Café du Centre*, en demandant au peintre de ne pas élever la voix. Cependant, l'unique agent qui compose le corps de police de La Tour survenait, dressait procès-verbal. Et Courbet, d'un geste majestueux, lui faisait signe de s'asseoir et l'obligeait à trinquer avec lui.

— C'est bon, c'est bon ! disait-il,

buvez toujours ! Je connais le tarif de l'amende !

C'était dix francs, qu'on allait, de la municipalité, par ordre du syndic, toucher presque tous les matins, comme une rente, à l'atelier de Bon-Repos.

Au reste, malgré cette petite condamnation régulière, et celle que lui valait son habitude de se baigner dans le lac à un endroit défendu, Courbet faisait bon ménage avec la municipalité de La Tour.

Il lui a même offert un buste, sculpté par lui, pour orner une fontaine. L'œuvre est assez curieuse par sa fougue. Le buste devait, dans sa pensée, représenter la Suisse. Mais les bons municipaux de La Tour furent un peu stupéfaits lorsqu'ils se trouvèrent en présence de cette virago à l'expression sauvage, les cheveux flottant au vent sous un bonnet phrygien. Le bonnet

phrygien les déconcertait surtout, bien qu'ils fussent flattés de l'hommage de l'artiste.

L'un d'eux, se demandant comment il allait être accueilli et prenant son courage à deux mains, hasarda l'observation. Mais Courbet était, ce jour-là, de bonne humeur.

— N'est-ce que cela? dit-il. Eh bien! au lieu de la figure de la Suisse, ce sera celle de la Liberté!

Tout allait dès lors à merveille, et le buste se dresse, avec crânerie, sur la petite place de La Tour. Courbet a écrit ces mots sur le socle : « Hommage à l'hospitalité! »

Il y eut, le soir de l'inauguration, un plantureux banquet, offert par la petite ville à l'artiste. Le père de Courbet était venu d'Ornans. A l'heure obligée des toasts, un des conseillers municipaux, qui craignait quelques écarts politiques, se leva et revint avec un panier d'où il

sortit quelques bouteilles vénérables : — « Cela vaut bien tous les discours, n'est-ce pas ? » La motion fut approuvée, et ces flacons de vin doré, remplaçant toutes les harangues, empêchèrent la conversation des'engager sur un terrain scabreux.

Une chose curieuse, c'était la grande amitié qui unissait, ici, Courbet et... un pasteur protestant, M. Dulong. Comment cela s'était-il fait ? Sur quel compromis l'accord s'était-il conclu ? Toujours est-il que le peintre aux libres allures et le rigide ecclésiastique étaient devenus inséparables.

Le corps de Courbet ne fut pas enterré tout de suite. Pendant plusieurs jours, il resta, dans l'indécision où l'on était des volontés de sa famille, lamentablement abandonné à la Morgue, après des obsèques qui avaient été assez imposantes. Tout devait être contraste pour

Courbet, ici. Et quelle Morgue ! une sorte de cahute, basse, en pierres, tout juste assez grande pour contenir un cercueil. Ce ne fut qu'après un temps relativement assez long que l'inhumation au cimetière de La Tour fut décidée.

Les heureuses petites villes suisses des bords du lac ont souvent de bonnes aubaines. Une Autrichienne qui affectionnait fort Vevey (La Tour et Vevey se touchent) a laissé à la municipalité deux cent mille francs pour commencer un musée ; d'un autre côté, la nièce de Courbet a offert un certain nombre de tableaux du maître. Il se trouvera donc là quelque jour une petite galerie qui aura son intérêt, et qui sera bien placée, tout près de la tombe du peintre.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
LES COLLECTIONS ORIGINALES	
I. — Une collection d'adresses	7
II. — Un cirque en chambre .	15
III. — Clefs et serrures. . . .	23
IV. — Un musée de cannes. .	31
V. — Lettres d'assassins. . .	41
VI. — Une officine d'apothi- caire.	51
VII. — Feuilles de soldats. . .	61
VIII. — Une collection de têtes morts	69
A L'HOTEL DROUOT	
I. — Croquis d'octobre . . .	79
II. — Croquis d'août.	87
LE CASQUE.	95

UN PARFAIT SECRÉTAIRE AU DIX-
HUITIÈME SIÈCLE. 168

CHEZ LES MORTS

I. — L'enfance d'un peintre. 117

II. — La tombe de Courbet. 131



